

Chroniques d'Échecs Cyrano

septembre
2024

- ▶ *Galerie de portraits*
- ▶ *Compositeurs d'échecs*
- ▶ *Notes sur la pratique et
la technique des échecs*
- ▶ *Ouvertures d'échecs,
finales élémentaires*
- ▶ *Atelier des échecs*
- ▶ *L'échiquier littéraire*
- ▶ *Les échecs dans l'histoire
de la peinture*



Éditions de la
Campagne Galante

ISSN 3036-8219

Table des matières

Galerie de portraits.....	3
La Pléiade de Berlin, Adolf Anderssen, le tournoi de Londres de 1851	3
— La Rédaction	
Compositeurs d'échecs	8
Adolf Anderssen	8
— Louis Delorme	
Solutions des compositions du numéro de juillet-août 2024	10
— Camelia de Montety	
Notes sur la pratique et la technique des échecs	12
« La Pléiade »	12
— Louis Delorme	
Le tournoi d'échecs de Londres de 1851.....	15
— Louis Charollois	
Échos du tournoi de Londres dans la revue d'échecs La Régence.....	17
— Lucien Perrier	
Ouvertures d'échecs	32
La déviation Kiéséritzky du gambit Allgaier selon l'abbé Durand. Partie I.....	32
— Michel Delacroix	
Finales élémentaires	43
Roi et Pion contre Roi	43
— Pierre Anquez	

Les fins de partie de Philidor (VI). Partie gagnée d'une Dame contre une Tour et un Pion.....48

— Pierre Anquez

Atelier des échecs53

Staunton vs. Anderssen, Londres, 185153

— Michel Faber

Anderssen vs. Dufresne, Berlin, 185261

— Antoine Vidal

L'échiquier littéraire71

Double assassinat dans la rue Morgue, d'Edgar Allan Poe - Extrait.....71

— Sélection par Camelia de Montety

Les échecs dans la peinture75

Les âges de la vie, les échecs et l'Exposition universelle de Londres de 1851.....75

— Henri de Montety

Une partie d'échecs entre Luther et le pape Paul III ?83

— La Rédaction

Galerie de portraits

LA PLÉIADE DE BERLIN, ADOLF ANDERSSSEN, LE TOURNOI DE LONDRES DE 1851

— La Rédaction

Au début du XIX^e siècle, la réputation du club d'échecs de Berlin était médiocre, en raison de son mode de recrutement qui mettait l'accent sur d'autres critères que celui de l'excellence au jeu d'échecs. En revanche, à partir de 1830, sous l'initiative de L. E. Bledow (1795-1846), la *Berliner Schachgesellschaft* (Société ou Cercle d'échecs de Berlin) s'imposa désormais comme une réunion de joueurs d'échecs d'importance, notamment sept joueurs qui allaient plus tard être connus sous le nom des sept étoiles de Berlin, ou plus simplement « la Pléiade ». Outre Bledow lui-même, les autres étaient Wilhelm Hanstein (1811-1850) et Carl Mayet (1810-1868), qui étaient cousins, Bernhard Horwitz (1807-1885) et Karl Schorn (1803-1850), tous deux peintres, le baron diplomate, Tassilo von der Lasa (1818-1899), et enfin le lieutenant Paul Rudolf von Bilguer (1815-1840)¹.

À la rubrique des « Notes sur la pratique et la technique des échecs », nous pourrions découvrir, dans l'article intitulé « La Pléiade », la contribution du *Handbuch des Schachspiels* (1843) de P. R. von Bilguer à la structuration des échecs en Allemagne et donc de l'Allemagne au jeu d'échecs en Europe, avec pour résultat notamment l'apparition de joueurs de niveau international, comme Adolf Anderssen (1818-1879), vainqueur du premier tournoi d'échecs international, organisé à Londres en 1851, auquel un bon nombre des meilleurs joueurs d'échecs européens participèrent.

On déplora tout de même quelques absents de taille. L'historien Harry Golombek évoque en particulier Wilhelm Harrwitz, membre du club de Londres dont les

¹ H.J.R. MURRAY, *A History of Chess*, at the Clarendon Press, Oxford, 1913, p. 883.

relations avec Staunton étaient exécrables², ainsi que le russe, Carl Jaenisch, qui arriva en retard, de même que le joueur anglais, N. T. Buckle³. En consultant la revue *La Régence*, nous pouvons aussi mentionner, parmi les absents, les joueurs outremer, notamment indiens, ainsi que le comte de Saint-Amant, qui venait d'être nommé consul en Californie⁴. Ajoutons encore le joueur et compositeur d'échecs hongrois, Vince Grimm, qui se trouvait alors en exil à Alep, en Syrie, en raison de sa participation au soulèvement hongrois de 1848⁵.

Voici les seize joueurs qui prirent part au tournoi international de Londres. (Les passages entre guillemets sont extraits du compte-rendu de Lionel Kiéséritzky publié dans le numéro de juillet de *La Régence*, p. 193-206)

Adolf Anderssen (1818-1879)

Professeur de mathématiques au lycée de Breslau. « Il était connu avant le tournoi comme auteur d'une charmante collection de problèmes, mais aussi comme joueur habile et instruit. [...] Tout y est : fantaisie et jugement, connaissance, mémoire, sang-froid et patience, hardiesse dans la conception, promptitude dans l'exécution. »



² À propos de la rivalité entre le London Club et le St George Club, voir, dans le présent numéro, l'article « Échos du tournoi de Londres ».

³ Harry GOLOBEK, *Chess, a History*, p. 131.

⁴ *La Régence*, février 1851, p. 41. Corrigéant l'histoire de France comme seuls les gens oisifs et lettrés se le permettent, l'auteur de l'article précisait : faudra-t-il, avec Henri IV, écrire à Saint-Amant : "Pends-toi, Crillon, on s'est battu à Londres, et tu n'y étais pas ?" ».

⁵ *Magyar Sakkvilág*, septembre 2015. Lettre de Grimm aux organisateurs : « Cela fait maintenant dix ans que j'ai eu l'honneur de conduire, avec MM. Szén et Löwenthal, deux séries de matchs pour le compte de ma ville, Pest, contre Paris. Depuis, je me suis engagé dans une lutte plus cruciale encore, et d'une tout autre nature, où c'est la tête qui est en jeu. Et nous avons perdu ! Mais j'ai eu assez de chance pour sauver ma tête ; on m'a envoyé en exil dans la ville natale de Stamma, afin que je puisse réfléchir à mes fautes. Je suis donc dans l'impossibilité de me joindre à l'évènement qui se prépare. La captivité est d'autant plus douloureuse, quand j'entends dire qu'à l'occasion de l'Exposition universelle se tiendra à Londres cette formidable compétition d'échecs. Mais je fais le souhait qu'au moins mon nom soit mentionné, et qu'une place me soit réservée au banquet, afin que l'on puisse honorer la mémoire d'un frère joueur exilé. » Désirant contribuer au divertissement de l'assemblée, Grimm joignait à sa lettre une notice sur le jeu des échecs à Alep, une esquisse pour une nouvelle méthode de notation, ainsi qu'une analyse du gambit du Fou du Roi. (Lettre de V. Grimm, citée dans Howard STAUNTON, *The Chess Tournament*, 1852, p. XXIV) Soulignons que Grimm bénéficia effectivement d'une chaise vide réservée pour lui au banquet.

Henry Bird (1830-1908) Joueur britannique, le plus jeune joueur du tournoi de Londres (alors âgé de 21 ans). « d'un talent fort remarquable, est probablement appelé à occuper un jour le sommet d'Échecs en Angleterre. Son jeu est fort brillant, mais quelquefois un peu étourdi. L'âge modifiera cette impétuosité. »	
Alfred Brodie (1809-1857 ?) L'un des deux joueurs promus au Tournoi international en tant que remplaçant temporaire des joueurs invités retardataires (qui n'ont finalement pas pris part) pour obtenir le nombre adéquat de joueurs.	
Bernhard Horwitz (1807-1885) Membre de la Pléiade de Berlin, avant d'émigrer à Londres. « [...] profond connaisseur de l'Échiquier ; personne plus que lui ne sait mieux amener des positions intéressantes, des Mats en un certain nombre de coups, des échecs perpétuels et des Pat's. » [ne pas confondre avec W. Harrwitz]	
Edward Shirley Kennedy (1817-1898) Alpiniste renommé, il était aussi un joueur d'échecs de valeur. Il fut, comme Brodie, admis en tant que remplaçant temporaire des joueurs invités retardataires.	
Le Capitaine Hugh Alexander Kennedy (1808-1879) Né à Madras, dans les Indes britanniques, il s'est imposé en Angleterre en tant que joueur d'échecs de haut niveau dès les années 1840. « Un fort galant homme et fort bon joueur. Son jeu est correct et sage, mais peut-être pas assez entreprenant. »	
Lionel Kiéséritzky (1806-1853) D'origine balte germanique, il s'est installé à Paris à la fin des années 1830. À propos de sa confrontation avec Anderssen : « Je ne chercherai pas à accuser telle ou telle circonstance comme ayant été la cause de ma perte ; je me bornerai tout simplement à dire : mon adversaire a mieux joué que moi, voilà tout. »	

Johann Loewenthal (1810–1876) Joueur d'origine juive-hongroise. Après l'échec de la révolution hongroise de 1848, il s'est installé en Amérique, puis en Angleterre. « C'est l'adversaire le plus convenable que l'on puisse imaginer, son jeu est plein de finesse et de combinaisons élégantes, et il aurait infailliblement plus de succès, s'il était moins impressionnable. »	
Edward Lowe (1794–1880) Né en Bohême (à Prague), naturalisé anglais. « M. Loewe est une de ces âmes bonnes et naturelles qui rient toujours et de tout ; mais c'est avec convenance et sans interruption de ses petits soins pour les convives. M. Lowe, un des plus forts joueurs d'échecs de Londres [...]. Sa maison [l'hôtel Loewe] est toujours pleine et nous avons eu l'avantage d'y rencontrer plusieurs artistes de grand mérite. »	
Carl Mayet (1810–1868) Membre de la Pléiade de Berlin ; son patronyme est d'origine huguenote. « Magistrat à Berlin, homme de société, fin et spirituel dans son jeu comme dans sa conversation, [il] est un des plus forts joueurs d'Échecs dans les États prussiens. »	
James R. Mucklow Admis au dernier moment au Tournoi international afin d'obtenir le nombre total de seize joueurs, il a finalement terminé en huitième position.	
Samuel Newham (1796–1875) Qualifié de « best provincial player » (<i>Bell's Life in London</i>) et de « meilleur joueur du centre de l'Angleterre » (<i>Le Palamède</i>). « C'est un joueur distingué qui a plusieurs fois joué avec M. Saint-Amant. »	

Howard Staunton (1810-1874)

Considéré comme le meilleur joueur du monde, depuis sa victoire contre Saint-Amant au Café de La Régence en 1843. « Je n'ai jamais exagéré le mérite de M. Staunton, et je n'ai rien vu dans cette affaire de nature à faire changer mon opinion à son détriment. Aujourd'hui comme auparavant, il est à mes yeux incontestablement un des premiers joueurs de l'époque : s'il n'a pas été heureux dans ce combat, [...] c'est que des occupations ou plutôt des préoccupations ont considérablement influencé son jeu. Tous ceux qui profitent de sa mésaventure pour désapprecier son talent auraient donc grandement tort. »



József Szén (1805-1857)

Après sa victoire sur Mahé de La Bourdonnais en 1836 (par 13 victoires contre 12 défaites), il fut l'un des premiers joueurs hongrois de stature internationale. « Comme homme, il est brave garçon, bon diable, bon camarade ; ce serait une excellente fortune pour notre Cercle, si M. Szén se fixait à Paris comme il en a manifesté l'intention. » (Il s'est finalement installé à Londres.)



Elijah Williams (1809-1854)

« Habitué du Grand-Cigar Divan [café de Londres où l'on jouait aux échecs], il occupe aujourd'hui dans l'opinion publique une place nouvelle. Après avoir eu le bonheur de vaincre M. Staunton, il a le juste droit à nos hommages. »



Marmaduke Wyvill (1815-1896)

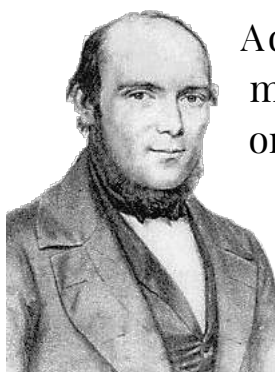
Grand propriétaire dans le Yorkshire, il concilia toute sa vie la carrière politique et le jeu d'échecs au plus haut niveau. « [...] a trouvé l'occasion, dans le tournoi, d'augmenter la haute réputation dont il jouissait déjà avant. »



Compositeurs d'échecs

ADOLF ANDERSSSEN

— Louis Delorme



Adolf Anderssen (1818-1879) est un professeur de mathématiques, un joueur et compositeurs d'échecs allemand originaire de Breslau.

En 1842, il a publié, à l'âge de vingt-quatre ans, un recueil de compositions qui lui procura une certaine notoriété dans le monde des échecs, en attirant sur lui notamment l'attention des sept étoiles de Berlin⁶.

L'ouvrage fut réédité en 1852 ; les compositions qui vous sont proposées dans les pages suivantes sont extraites des soixante compositions qui figurent dans l'édition de 1852.



⁶ Voir mon article dans le numéro en cours : « La Pléiade ».

Ce ne fut qu'à trente ans, en 1848, qu'Anderssen entama sa carrière de joueur d'échecs en disputant un premier match contre son compatriote de Breslau, Daniel Harrwitz, dont la réputation de joueur d'échecs était déjà établie en Europe. Lors de ce match, Anderssen parvint à obtenir un score nul.

Par la suite, les victoires s'enchaînèrent.

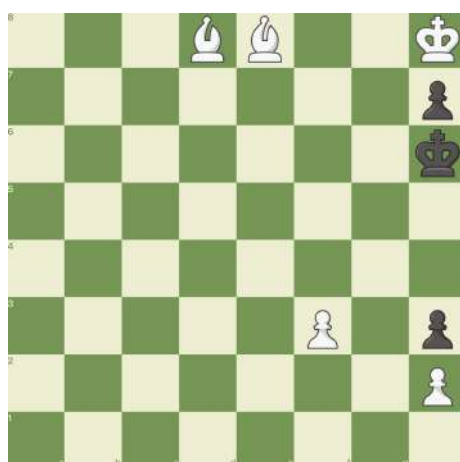
Il fut en particulier vainqueur de la première et de la deuxième édition du Tournoi international de Londres, respectivement en 1851 et 1862.

Il eut alors l'occasion de se mesurer aux plus grands joueurs de son époque. Parmi eux, mentionnons le joueur d'échecs français originaire de la Livonie germanique, Lionel Kiéséritzky, ainsi que le hongrois József Szén, l'anglais Howard Staunton, l'anglais Marmaduke Wyvill, qui furent tous battus par Anderssen lors de la première édition du Tournoi international de Londres en 1851. Anderssen prit à cette occasion la position de meilleur joueur du monde, jusqu'à la défaite infligée par l'américain Paul Morphy en 1858. Une autre défaite, emblématique de son recul sur la scène internationale, fut infligée par l'autrichien Wilhelm Steinitz en 1866.

Dans ce numéro, vous allez découvrir deux de ses compositions.

XI

Les Blancs jouent et donnent
mat en quatre coups



XXVIII

Les Blancs jouent et donnent
mat en quatre coups



SOLUTIONS DES COMPOSITIONS DU NUMÉRO DE JUILLET-AOÛT 2024

— Camelia de Montety

Diagramme II
Le Palamède, 1836.
Auteur Ignazio Calvi



Solution du diagramme II

- 1 Dxe4+ Rxe4
- 2 Cd6+ Rxd5
- 3 c4+ Rxd6
- 4 e8=C#

Les Blancs jouent et donnent
Mat en quatre coups

Solution du diagramme VI

- 1 g4+ Re4
- 2 Td6+ Dxh7
- 3 Txd4+ Txd4
- 4 Cc5#



Les Blancs jouent et donnent
Mat en quatre coups

Diagramme III
Le Palamède, 1836.
Extrait d'une partie jouée par
Mahé de La Bourdonnais



Solution du diagramme III

- 1 D_{xh7}+ R_{xh7}
- 2 T_{h4}+ R_{g6}
- 3 T_{h6}+ R_{g5}
- 4 h₄+ R_{g4}
- 5 C_{e3}+ R_{g3}
- 6 T_{f3}#

Les Blancs jouent et donnent
Mat en six coups

Le talent de compositeur d'Ignazio Calvi fut célébré par un poème, d'un certain St-E. L.D., publié en 1836 au *Palamède*⁷.

Air du Fou de Tolède
de St-E. L. D.

Je vous l'ai dit et je vous le répète,
Je suis ravi
Des coups subtils qui sortent de la tête
Du grand Calvi.
On les admire en France, en Allemagne,
Au mont Falou ;

À les chercher le comte de Cerdagne
Deviendra fou.
L'Africain tombe, et si le Blanc prend Dame,
Le Noir est pat ;
Or, il faut donc former une autre trame
Pour faire mat.
Mais, pour ravir l'honneur de la campagne
Au tourlourou,
Son prince, hélas ! Qu'un esprit jaloux gagne,
L'a rendu *fou*.

⁷ *Le Palamède*, 1836, p. 202.

Notes sur la pratique et la technique des échecs

« LA PLÉIADE »

— Louis Delorme

A l'époque d'Anderssen, l'école allemande était représentée par des joueurs d'échecs d'un excellent niveau.

En deux années seulement d'existence, le Cercle de la Pléiade a marqué durablement la vie des échecs allemands. L. E. von Bledow nourrissait le projet de créer une revue d'échecs allemande, qui fût l'équivalent du *Palamède* en France (fondée en 1836 par Mahé de La Bourdonnais) et du *Chess Player's Chronicle* (fondée en Angleterre en 1841 par Staunton). Le vœux de Bledow fut exaucé peu avant sa mort : en juillet 1846 parut le premier numéro du *Schachzeitung*.

Un autre projet du Cercle était la publication d'un manuel qui pût convenir particulièrement aux joueurs d'échecs allemands. Ce manuel vit effectivement le jour, mais après le décès de son auteur. C'est le baron von der Lasa qui fit paraître, en 1843, le *Handbuch des Schachspiels* écrit par son confrère, P. R. von Bilguer. Ce manuel fait honneur à la recherche allemande, au point d'être surnommé jusqu'à nos jours la Bible des échecs.

Nous pouvons citer d'autres joueurs allemands du XIX^e siècle : Wilhelm Hanstein (1811-1850), Daniel Harrwitz (1823-1884), Max Lange (1832-1899), Ludwig Paulsen (1833-1891), Gustav Neumann (1838-1881), Berthold Suhle (1837-1904) etc.

Dans son *Histoire des échecs*, publié en 1913, l'historien H. G. R. Murray explique comment les joueurs d'échecs allemands se sont imposés au niveau européen dans le cours du XIX^e siècle.

Nous avons pu lire, dans l'article du numéro Juillet-Août 2024 intitulé « Les règles du jeu d'échecs dans la littérature de spécialité de langue allemande du XVI^e au XVIII^e siècle », que les joueurs d'échecs allemands avaient une pratique assidue et un très bon niveau de jeu, mais aussi que leurs règles de jeu n'étaient pas stabilisées en raison de développements spécifiques dans telle ou telle partie de l'empire liés à l'attachement aux coutumes locales.

Selon l'historien anglais, la parution en 1831 et 1832 du manuel d'analyse approfondie des ouvertures de William Lewis, les *Progressive Lessons* en deux volumes, a considérablement influencé la direction prise par les échecs modernes, non seulement en Angleterre, mais aussi en Allemagne : « Les *Lessons* ont eu un effet immédiat et durable sur la pratique du jeu en Angleterre. En encourageant les lecteurs à entreprendre par eux-mêmes des analyses, l'ouvrage a décidé de la direction dans laquelle les joueurs d'échecs de Berlin allaient concentrer leurs efforts. On peut ainsi affirmer que l'ouvrage de Lewis a une importance majeure dans le développement des échecs modernes. Tous les auteurs qui se sont ultérieurement exprimés sur le sujet des ouvertures ont – de manière consciente ou non – bâti sur les fondations posées par Lewis⁸. »

Les travaux de Lewis ont été très appréciés par ses contemporains, en raison de la synthèse qu'il donnait de plusieurs thèses élaborées par ses prédécesseurs au sujet de la manière d'aborder le centre de l'échiquier.

Toujours selon l'historien Murray, Lewis s'éloignait de l'enseignement philidorien car « tout en reconnaissant la valeur de la formation d'un centre de Pions fort, il ne considérait pas que ce fût la seule manière d'aborder le

⁸ H.G.R. Murray, *History of Chess*, 1913, p. 880.

centre lors de l'ouverture ou en milieu de jeu⁹. » Selon Murray, Lewis occupe dans la théorie une position intermédiaire entre le système philidorien et l'école italienne, dont le résultat est « un jeu plus brillant où certaines combinaisons deviennent possibles qui ne pourraient surgir dans un système philidorien, lequel insiste sur la nécessité de former un centre fort de Pions¹⁰ ». Murray conclut : « Depuis lors, la nouvelle école, que nous pourrions appeler l'école de Lewis ou l'école anglaise, a régné sur la pratique des échecs des joueurs anglais et allemands, jusqu'à Wilhelm Steinitz. Son point culminant fut atteint dans la manière de jouer de Paul Morphy¹¹. »

Tout en soulignant l'importance de la contribution de Lewis à la structuration des connaissances échiquéennes en général, et des ouvertures en particulier, l'historien Murray ne déprécie pas le fruit des recherches très approfondies des joueurs allemands, dont la somme se trouve dans le *Handbuch des Schachspiels* de P. R. von Bilguer, publié en 1843 par von der Lasa. Bien au contraire, Murray souligne notamment l'influence que l'ouvrage allemand a eu sur l'approche pédagogique des échecs et la manière d'aborder le jeu de Howard Staunton, qui, à son tour, a publié en 1847 un ouvrage intitulé *The Chess Player's Handbook*.

En analysant brièvement les ouvrages de spécialité dans la littérature de langue allemande du XVI^e au XVIII^e siècle, nous avons pu constater qu'il s'agissait souvent de traductions en allemand des auteurs italiens, qui eux-mêmes avaient été traduits de l'espagnol. A chaque étape de la traduction, la pensée originale a été interprétée, enrichie. C'est un véritable plaisir de constater la circulation des idées universelles, lorsqu'elles sont fécondées par un effort spécifique local.

⁹ Ibidem, p. 881.

¹⁰ Ibidem.

¹¹ Ibidem.

LE TOURNOI D'ÉCHECS DE LONDRES DE 1851

— Louis Charollois

Le tournoi d'échecs de Londres de 1851 fut le tout premier tournoi d'échecs international. Il se déroula au St. George's Chess Club, 5 Cavendish Square, à Londres du 27 mai au 15 juin 1851 pendant l'Exposition universelle de 1851. L'événement était organisé par Howard Staunton (1810-1874) et le club d'échecs St. George de Londres. C'était la première fois que les meilleurs joueurs européens se retrouvaient au sein d'une même et unique manifestation.

Ce tournoi reposait sur des matchs à élimination directe, système auquel on a beaucoup moins recours de nos jours, où les perdants, à chaque ronde, sont éliminés du tournoi. En l'occurrence, à Londres, lors de la première ronde, il fallait obtenir le meilleur résultat sur trois parties ; les nulles, n'étant pas comptabilisées, devaient être rejouées. Lors des rondes suivantes, on jouait, non pas trois, mais sept parties. D'autre part, contrairement à ceux de la ronde 1, les perdants avaient droit à un match de consolation.

Quant aux appariements, ils étaient faits au hasard, en utilisant des billets de couleur blanche et jaune¹² (cette pratique a disparu de nos jours).

En ce qui concerne le jeu, il n'y avait aucune limite de temps, donc pas de pendules (pour des raisons évidentes, cette pratique a également été abandonnée par la suite).

Lors de la première ronde, ouverte à 11h du matin le 27 mai 1851, Marmaduke Wyvill a battu Edward Lowe (2-0), Bernhard Horwitz a battu Henry Bird (2,5-1,5), Howard Staunton a battu Alfred Brodie (2-0), James R. Mucklow a battu E.S. Kennedy (2-0), Adolf Anderssen a battu Lionel Kieseritzky (2,5-0,5), Elijah Williams a battu Johann Loewenthal (2-0), József Szén a battu Samuel Newham (2-0), et le capitaine Hugh Alexander Kennedy a battu Carl Mayet (2-0).

¹² « Le grand tournoi de Londres (extrait de *L'Illustrated London News*) », *La Régence*, juin 1851, p. 163.

Lors de la ronde 2, Anderssen a battu Szén (4-2), Wyvill a battu le capitaine Kennedy (4,5-3,5), Staunton a battu Horwitz (4,5-2,5), et Williams a battu Mucklow (4-0).

Lors de la ronde 3 (demi-finale), Wyvill a battu Williams (4-3), Anderssen a battu Staunton (4-1), Kennedy a battu Mucklow (4-0) et Szén a battu Horwitz (4-0).

Lors de la dernière ronde, Anderssen a battu Wyvill (4,5-2,5) et a donc remporté le premier prix (une coupe d'argent, ainsi que la somme de £183¹³). Wyvill, pour sa part, a remporté le second prix (£55). Avec cette victoire Anderssen est devenu le champion du monde d'échecs officieux¹⁴, car le titre de champion d'échecs officiel est apparu plus tard, en 1886 (Wilhelm Steinitz).

Lors des play offs, Williams a battu Staunton (4,5-3,5) ce qui lui a permis de remporter le 3^e prix (£39). Staunton a dû se contenter du 4^e prix (£27).

Szén, ayant battu le capitaine Kennedy (4,5-0,5), a remporté le 5^e prix (£20). Le capitaine Kennedy a eu le 6^e prix (£13).

Horwitz a remporté le 7^e prix (£9) et Mucklow le 8^e prix (£7).

¹³ De nos jours, la somme de £183 représente environ 25 000 €.

¹⁴ Harry Golombek, *Chess, a History*, p. 132.

ÉCHOS DU TOURNOI DE LONDRES DANS LA REVUE D'ÉCHECS *LA RÉGENCE*

— Lucien Perrier

Entre la victoire “mondiale” de Howard Staunton, en 1843, au Café de la Régence à Paris, et le Tournoi international de Londres, en 1851, organisé par le même Howard Staunton, dans le cadre de l'Exposition universelle (celle du célèbre Crystal Palace), on peut mesurer le changement d'échelle. Tout au long du XIX^e siècle, le vieux monde et le nouveau monde se sont confrontés, frottés l'un à l'autre, chacun étant cosmopolite ou planétaire à sa façon.

Dans les années 1850, le problème principal consistait à identifier les moyens d'organiser le nouveau monde. Comment gérer un empire mondial dans le cadre du développement des nations, voire des nationalismes ? D'ailleurs, le problème se dédoublait : d'un côté, la contradiction du nationalisme ; de l'autre, la gigantesque métamorphose qui faisait qu'un coin de table d'une petite salle enfumée du café de La Régence ne pouvait plus être le lieu où se déciderait qui était le meilleur joueur d'échecs du monde.

Le jeu des échecs fut un sport précurseur. Voyons quelques étapes de la mondialisation dans le domaine sportif en général.

1885 : championnat du monde du jeu de Dames

1886 : championnat du monde du jeu d'échecs en bonne et due forme (vainqueur : Wilhelm Steinitz)

1904 : championnat du monde de lutte

1921 : championnat du monde d'escrime

1928 : championnat du monde de football

Sans oublier, en 1896, les premiers Jeux olympiques de l'ère contemporaine.

Dans le domaine sportif, comme dans d'autres domaines, les entreprises d'envergure internationale, inédites et complexes, mises au point grâce aux renforts des progrès de la science et des techniques (dans les transports, la construction, l'équipement et le matériel, etc.) ont cohabité avec la survivance des

reliques du monde ancien. À propos du tournoi d'échecs de 1851, on peut par exemple évoquer un passage du compte-rendu de Lionel Kiéséritzky, publié dans *La Régence*, où le joueur d'échecs décrit le chaleureux accueil de son confrère échiquéen, Edward Lowe, propriétaire d'un hôtel à Londres où descendaient les grands joueurs étrangers, ainsi que des artistes (chefs d'orchestre, cantatrices), tout cela dans une atmosphère conviviale et distinguée¹⁵ – disons très Ancien régime.

Pour contribuer aux frais de voyage de Kiéséritzky, un admirateur de province envoya une souscription de 20 francs, afin que « l'honneur de la France » soit dignement soutenu. Ce patriotisme s'incarnait dans une vision échiquéenne ambitieuse, dont certains aspects étaient détaillés dans la lettre accompagnatrice envoyée à *La Régence*. Le monde des Echecs devait tout simplement servir de modèle pour résoudre les problèmes politiques et sociaux de l'époque.

« Il s'agit de rédiger le Code des Échecs : faites une législation définitive. Quand la loi aura été rendue, vous n'aurez ni sabre ni canon pour la faire exécuter. Eh bien ! Soyez sûr qu'elle le sera avec plus d'autorité que nos chartes et nos constitutions. Nous avons pour les fabrications de nos lois habituelles de si pauvres législateurs, que ce sera leur rendre service que de les envoyer à l'école. Montrez-leur comment se font les bonnes lois ; nous leur montrerons tous comment on y obéit¹⁶. » Dans un pays qui, en un demi-siècle, venait de vivre plusieurs révolutions et plus encore de régimes (chartes et constitutions), ces paroles n'étaient pas anodines.

D'autant plus que l'auteur passait insensiblement du domaine politique au domaine social. « Je crois qu'il y aurait un grand avantage social à faire pénétrer le goût des Échecs dans les classes inférieures de la société » écrivait-il en suggérant la réduction du prix de vente des échiquiers (de 2 fr. à 50 c.). Du reste, à l'aspect strictement pécuniaire s'ajoutaient de plus originales pensées utopiques, par exemple, la mise au point d'une variante des Échecs pour quatre joueurs, capable d'attirer plus de monde et plus facile à vulgariser. « Assez longtemps les Échecs ont été un privilège pour l'aristocratie ; vous en ferez un délassement démocratique¹⁷. »

¹⁵ [Lettre de Lionel Kiéséritzky] « Le grand tournoi d'échecs à Londres (Correspondances) », *La Régence*, juillet 1851, p. 190.

¹⁶ « Mélanges », *La Régence*, mai 1851, p. 132.

¹⁷ Ibidem.

Le problème des relations paradoxales entre la démocratisation et l'amateurisme caractérise le développement du sport depuis les débuts de l'ère démocratique¹⁸. Notons *en passant* que l'URSS, d'une certaine manière, a trouvé une solution radicale (et efficace en ce qui concerne plus d'un sport, notamment les échecs). Sur le premier point (le prix des échiquiers), quelques éléments contradictoires publiés dans le même numéro de *La Régence* illustrent les contrastes du XIX^e siècle. Toujours dans la rubrique des « Mélanges » (où se trouvent les informations les plus précieuses), on évoque « un magnifique jeu d'Échecs et son échiquier [qui] sont arrivés du Zollverein [la Prusse] pour l'Exposition universelle de Londres. Les cases de l'échiquier consistent en carrés alternatifs de nacre, de perles et d'écaille, tandis que les pièces elles-mêmes sont d'or et d'argent, richement travaillées. Le Roi représente avec une grande ressemblance Charles-Quint, On évalue le prix de cette œuvre d'art à 1,200 liv. st., soit 30,000 fr.¹⁹ » Si le contraste semble excessif, avec le projet d'échiquier à 50c., on peut aussi mentionner, à la même page, une réclame pour « des pièces d'Échecs d'une forme commode et élégante [qui] se vendent au bureau de *La Régence* à raison de 15 à 25 fr. On les fournit au choix de l'acheteur, en bois de rose, citron, ébène, coco, gayac, palissandre, buis et autres bois²⁰. » Il y en a donc pour tous les goûts, et pour toutes les bourses.

Et pour ceux qui pensaient que l'honneur de la France valait bien un petit sacrifice, *La Régence* lançait un « appel aux amateurs » (celui auquel le lecteur de province évoqué plus haut a répondu), pour souscrire au financement des frais de voyage du champion français, « sans que cette désignation, en aucun cas, puisse être considérée comme un défi de nationalité²¹. »

¹⁸ Sur ce point, Howard Staunton a émis un avis inflexible. « Le jeu des échecs n'a jamais été et, tant que la société existe, ne sera jamais une profession. Il peut contribuer à la fortification spirituelle de l'homme engagé dans telle ou telle profession, mais il ne doit pas devenir le principal objet de sa vie. Les zélotes et les mercenaires ont perdu de vue l'authenticité du jeu, c'est la raison pour laquelle la victoire à tout prix est devenue un objectif plus important que tout progrès dans la science du jeu. D'où la durée interminable des matchs et le maniérisme des ouvertures modernes. » (Howard Staunton, *The Chess Tournament*, 1852, Introduction, p. xv).

¹⁹ « Mélanges », *La Régence*, mai 1851, p. 136.

²⁰ Ibidem.

²¹ « Appel aux amateurs » (traduction du prospectus du Tournoi de Londres), *La Régence*, mars 1851, p. 64-65.

En quelque sorte, d'une part, il fallait populariser les échecs, sans pour autant dissuader les amateurs de luxe : tout un programme pour la nation moderne en cours de construction. Justement, d'autre part, s'il fallait défendre le champion de sa nation, il ne fallait pas pour autant sombrer dans le nationalisme (le défi de nationalité). C'est pourquoi l'historien H.J.R. Murray a écrit, tout en nuances, qu'après la victoire d'Anderssen, en 1851, « la suprématie aux échecs passa entre les mains allemandes », tout en soulignant que « les temps avaient changé, depuis le temps de Philidor, et une telle affirmation, déjà difficile à tenir aux époques précédentes, était devenue véritablement absurde en raison du progrès général du niveau de jeu dans tous les pays. C'est pourquoi, dès lors, le sceptre des échecs est devenu une possession individuelle, plus que nationale²². »

Question de nuances, en effet. Harry Golombek, pour sa part, s'en tient aux pays et affirme sans complexe que dans la première moitié du XIX^e siècle, avant que l'Allemagne n'émerge en tant que troisième force du continent, c'était la rivalité entre la France et l'Angleterre qui s'imposait²³. On mesure bien la différence entre les deux visions concurrentes, respectivement individuelle et nationale, toutes deux faisant une part généreuse aux forces romantiques du XIX^e siècle ; toutes deux plus ou moins appuyées à la fois sur la mentalité moderne et sur d'anciens modes de penser.

Cela dit, l'un des aspects de la mondialisation du sport, en particulier celle des échecs, en tant que sport précurseur, était l'ambition de constituer un territoire virtuel commun avec ses citoyens et ses règles propres : un empire des échecs. Il semblerait que l'idée soit originaire de l'Allemagne. C'est en tout cas ce que laisse penser un article de la *Schachzeitung* de Berlin, dont *La Régence* a publié des extraits.

Au numéro de février 1851 – donc dans la perspective du futur tournoi de Londres – l'auteur, secrétaire du club de Berlin, souligne que Bledow (Ludwig Bledow, 1795-1845) nourrissait déjà (dans les années 1830 ?) l'ambition de réunir un grand congrès international d'échecs, projet qui fut ajourné, parce que « la France et l'Angleterre, sorties à peine d'une première lutte, en préparaient une seconde, et

²² H.J.R. MURRAY, *History of Chess*, At the Clarendon Press, Oxford, 1913, p. 888.

²³ Harry GOLOMBEK, *Chess, a History*, Putnam & Sons, New York, 1976, p. 129.

les congrès doivent suivre la paix et non la précéder²⁴. » L'auteur fait sans doute allusion à la rivalité entre Mahé de La Bourdonnais et McDonnell, puis à celle qui opposa Saint-Amant à Staunton (mais on ne voit pas bien comment le principe de la rivalité aux échecs pourrait cesser, en vue d'une période de « paix » qui pourrait être suivie par un congrès...). Notons tout de même que cette fois-ci, l'analogie proposée ne relève pas du domaine politique ou social, mais des relations internationales. Quoi qu'il en soit, l'auteur se réjouissait que l'idée de son compatriote fût enfin sur le point d'être concrétisée « dans le féerique palais de Hyde-Parck ». (*sic*) Avec un mélange de sérieux et d'ironie (que l'on sera bien en peine de séparer), il poursuivait en détaillant, en sept points, son propre projet de pérennisation d'une institution internationale des échecs²⁵.

« 1. Fondation d'un empire universel des échecs

Il existe déjà, mais il n'est pas convenablement constitué.

2. Conseil d'Etat et parlement échiquien (*sic*), convocation annuelle, lieu de réunion, mode d'élection

Les États particuliers peuvent avoir un centre, un empire universel n'en a point ; dans son sein, il n'est plus de ville ou de pays éloigné : le centre est partout. Londres et Vienne, Paris et Berlin, Saint-Pétersbourg et Pékin, Rio-Janeiro et New-York ont les mêmes droits à devenir le siège de l'assemblée. Il conviendra seulement de désigner ce lieu avec un an d'avance.

3. Élection de l'empereur, ou lutte pour la couronne

L'assemblée constituante déterminerait les formes et les règles à suivre pour tous les articles précédents. Ce concours annuel pour disputer l'empire entretiendrait admirablement les forces vives du pays. L'empereur donnerait son nom à l'année, comme faisaient les consuls à Rome.

4. Uniformité de langage, de notation et de lois

La formation d'un code civil et pénal pourrait être proposée dans la prochaine réunion.

²⁴ D'OPPEN. « Le tournoi d'échecs à Londres » (extrait de la *Gazette des Echecs* de Berlin), *La Régence*, février 1851, p. 41. Il s'agit d'Otto von Oppen (1783-1860).

²⁵ Ibidem, sq. Nous pouvons comparer le contenu de ce projet aux objectifs que se donnait l'Exposition universelle elle-même, en l'occurrence, à la fois familiariser la population avec les nouvelles machines et favoriser le libre-échange en tant qu'instrument de la paix dans le monde (voir l'article sur les échecs dans la peinture, au présent numéro).

5. Tribunal échiquien dans les Etats particuliers et Cour suprême de l'Empire
Forme de la procédure.

6. Ordre échiquien

Serait chevalier quiconque prendrait part au tournoi ; finances. »

L'auteur admettait que c'était « beaucoup trop pour une première assemblée ». Et tout en souhaitant bon courage aux organisateurs, il reconnaissait qu'il serait lui-même « fort heureux s'il se faisait seulement quelque chose. »

Effectivement, il s'est fait quelque chose : c'est le joueur de Breslau, l'allemand Adolf Anderssen, qui a remporté le tournoi de Londres !

Pour le reste, voir l'histoire de la Fédération Internationale des Échecs, créée en 1924 et dont la devise est : *Gens una sumus* (ce qui signifie « Nous sommes une seule famille ».)

Mais, avant la FIDE, il restait plusieurs étapes à franchir. Celle du tournoi de Londres en 1851 ne fut pas la moindre et ne fut pas sans heurts, dont nous allons découvrir la teneur, notamment en consultant la revue *La Régence*.

Le prospectus du tournoi de Londres fut envoyé de part le monde et fut naturellement publié dans *La Régence*. Nous avons déjà vu que l'enjeu était de désigner un « champion [grâce] au grand Match qui aura lieu à Londres, sans que cette désignation, en aucun cas, puisse être considérée comme un défi de nationalité²⁶. »

Le prospectus stipulait trois objectifs complémentaires :

- 1) L'uniformisation des règles (surtout entre celles qui étaient en vigueur en Italie et celles du reste de l'Europe)
- 2) « Un désir bien naturel parmi ceux qui se connaissent depuis longtemps par réputation, celui de se voir et de s'apprécier personnellement. »
- 3) « Il n'est pas moins désirable pour le grand corps des amateurs d'échecs de fixer, par un moyen pratique, le véritable rang des plus habiles et des plus célèbres

²⁶ « Appel aux amateurs au sujet du grand congrès des échecs de Londres », *La Régence*, mars 1851.

joueurs, et de mettre à l'épreuve, par une joute effective, la valeur stratégique des écoles rivales aux échecs²⁷. »

Ces objectifs étaient louables et devaient recueillir un soutien unanime. Toutefois, les premières dissensions apparurent avant même l'évènement. Dans la rubrique des « Mélanges » de *La Régence*, au mois de mai, on pouvait lire que « le programme de Londres n'a pas tout à fait répondu à l'attente générale. » Un entrefilet attirait l'attention sur trois éléments problématiques touchant à l'organisation.

- (1) L'obligation de s'inscrire un mois à l'avance.
- (2) Le montant de l'inscription, fixé à cinq Livres²⁸.
- (3) La contrainte, pour le vainqueur, d'accepter un nouveau défi dans un délais de 48 heures. L'auteur se posait la question : dans ces conditions, quel est le sens de la victoire ? De plus, cela posait un problème spécifique aux joueurs étrangers²⁹.

Le tournoi se déroula du 27 mai au 15 juin 1851. Les résultats détaillés des quatre rondes sont donnés dans l'article dédié du présent numéro (à la rubrique des Notes sur la pratique et la technique des échecs). On sait que le candidat français, Lionel Kiéséritzky, tomba dès la première ronde, le tirage au sort lui ayant donné pour adversaire Adolf Anderssen, futur vainqueur.

Dans son compte-rendu, publié dans *La Régence* au mois de juillet, Kiéséritzky s'efforce de dissimuler son amertume. Néanmoins, ses premières remarques sont pour pointer le mauvais accueil réservé par les organisateurs. À propos de la réunion préparatoire au Club St George, dont il a, pour ainsi dire, appris l'existence par hasard, Kiéséritzky voudrait « bien dire quelques mots sur la manière dont [il y a été] accueilli, [s'il avait] été accueilli³⁰. » D'ailleurs, le grand projet de constitution pour un empire des échecs démarrait mal, puisque les arrangements du tournoi lui-même donnaient lieu à « la plus grande confusion ». « Au lieu de dresser une table à laquelle nous aurions pu délibérer sous la

²⁷ « Prospectus du Comité d'organisation du Tournoi de Londres », *La Régence*, mars 1851.

²⁸ Cinq Livres : c'est-à-dire le prix d'une montre en argent.

²⁹ « Mélanges », *La Régence*, mai 1851, p. 185.

³⁰ [Lettre de Lionel Kiéséritzky] « Le grand tournoi d'échecs à Londres (Correspondances) », *La Régence*, juillet 1851, p. 194.

présidence d'un membre du comité, d'émettre nos vœux à l'égard du tournoi, du règlement, des lois, de la notation, etc., et de tenir un procès-verbal sur ces questions importantes ; au lieu de tout cela, M. le secrétaire se bornait à aller de l'un à l'autre pour leur faire des propositions contraires au programme³¹. »

En outre, Kiéséritzky déplore que l'on ait exigé de Lowenthal, Anderssen et Mayet, qui sont venus de loin, le paiement des cinq Livres, alors que le règlement stipule que « le comité se réserve de modifier ce droit en faveur de tout joueur éminent DU DEHORS à qui ce déplacement aurait pu causer de trop fortes dépenses³². »

La défense contre l'injustice subie par les autres est une spécialité française que Lionel Kiéséritzky, naturalisé français, avait fait sienne. Ce qui lui permettait de retrouver toute son assiette en terminant son compte-rendu avec *fair-play*.

« Après avoir passé en revue tant d'amateurs, qu'il me soit permis de dire un mot sur ma propre personne. Je n'ai pas justifié les espérances que votre bienveillance a attendues de moi. Que voulez-vous ! J'ai joué dans la première tournée de combat trois parties avec M. Anderssen. Je perdis la première, je dus gagner la seconde qui est devenue nulle et je perdis la troisième partie, la décisive. Je ne chercherai pas à accuser telle ou telle circonstance comme ayant été la cause de ma perte ; je me bornerai tout simplement à dire : mon adversaire a mieux joué que moi, voilà tout. Exclu de la grande arène d'après les stipulations du programme, je me suis mesuré avec les principaux joueurs. Avec M. Anderssen, j'ai fait, après le tournoi, encore seize parties, sur lesquelles j'en ai gagné neuf et lui cinq ; deux parties furent nulles³³. [etc.] »

Dans ce bref rapport de son (bref) affrontement contre Anderssen, Kiéséritzky met le doigt sur l'un des aspects les plus controversés du tournoi, à savoir le faible nombre de parties jouées, dont les conséquences étaient qu'un joueur pouvait être exclu du tournoi après seulement deux défaites à la première ronde (où se jouait un total de trois parties, tandis qu'aux tournées suivantes, le total devait être de cinq).

³¹ Ibidem, p. 195.

³² Ibidem.

³³ Ibidem, p. 205.

D'ailleurs, ce point fut explicitement discuté et même mis au vote lors de la réunion préparatoire. On proposait, relate Kiéséritzky, « d'augmenter d'une partie la première tournée et de deux parties les autres tournées. La plupart des concurrents se sont opposés à ce changement, guidés par la crainte bien légitime que le tournoi ne fût démesurément prolongé³⁴. » Kiéséritzky ne donne pas son avis. L'originalité de la situation, c'est que l'organisateur lui-même, Howard Staunton, était favorable à cet amendement du programme, si l'on en croit un article des *Illustrated London News*, repris par *La Régence*³⁵.

De plus, au problème du nombre de parties jouées venait s'ajouter celui du tirage au sort. Lisons de nouveau les *Illustrated London News*. « Il est à regretter, pour ce premier match, que le caprice aveugle du sort eût forcé les plus forts adversaires de lutter ensemble, car il fallait que l'un des deux succombât au début du tournoi ; et il devait être ainsi privé de la gloire de combattre jusqu'à la dernière séance. Cette observation s'attache particulièrement aux luttes de MM. Kieseritzky et Anderssen, de Szén et Newham, de Horwitz et Bird, du capitaine Kennedy et Mayet³⁶. » En raison de cette « déplorable erreur », « pas moins de six lutteurs étaient hors de combat » dès la deuxième journée³⁷.

C'est un véritable *mea culpa* auquel se livrait le journal britannique, dont nous savons qu'il était proche de Howard Staunton. D'ailleurs, la littérature spécialisée des échecs souligne qu'après l'impair commis au tournoi de 1851, toutes les compétitions internationales ultérieures (notamment celle de Londres en 1862) ont adopté le système selon lequel chaque joueur affronte tour à tour chacun des

³⁴ Ibidem, p. 196.

³⁵ « Après une assez longue discussion, on recueillit dans une urne l'opinion des assistants, et malheureusement l'opinion de M. Staunton ne fut pas adoptée. » Elle était pourtant appuyée par Löwenthal « qui venait de traverser cinq cents milles pour assister au tournoi et qui, d'accord avec beaucoup d'amateurs, prétendait qu'il était pénible de risquer sa réputation, son temps et son argent dans un match de trois parties. » *Illustrated London News*, traduit et publié par *La Régence*, juin 1851, p. 162. Dans son livre publié l'année suivante, Staunton affirme qu'« il est apparu plus tard que l'un des participants opposés à la modification du règlement avait, par erreur, voté deux fois. » Howard STAUNTON, *The Chess Tournament*, 1852, Introduction, p. LXV* (sans que l'on puisse savoir si ladite erreur a été décisive sur les résultats du scrutin...)

³⁶ *Illustrated London News*, cité dans *La Régence*, juin 1851, p. 163.

³⁷ Ibidem.

participants, de sorte que le gagnant est déterminé par le nombre total de victoires obtenues³⁸.

Pour l'heure (en 1851), les esprits n'étaient pas encore pacifiés. Les Allemands, pourtant vainqueurs, exprimèrent leur mécontentement par la voix de la Gazette du Club d'échecs de Berlin. Quant aux Anglais (comme nous allons le voir), leurs deux clubs londoniens entreprirent une étrange dispute pleine de fiel. Les Français, qui restèrent plutôt neutres, ont régulièrement rendu compte de ces tensions dans les pages de *La Régence*.

Dès le mois de juillet, le journal *Bell's Life in London* lança les hostilités, non sans avoir affirmé au préalable être « l'ennemi le plus décidé de toute polémique aigre et irritante³⁹ ». Le *Bell's Life* était proche du London Chess Club, dont les membres avaient refusé de participer au tournoi de Londres, organisé par le club rival, le St George Club. Ainsi le tournoi fut-il privé de joueurs comme Buckle, Périgal, George Medley, Mongredien et Harrwitz. Les accusations lancées par le *Bell's Life* n'étaient pas tendres. En l'occurrence, le St George Club était accusé de s'être réservé l'exclusivité sur le tournoi afin de grossir la liste de ses membres et surtout de se remplir les poches grâce au monopole de la publication des parties⁴⁰. Rien de moins. La main sur le cœur, l'auteur de l'article publié dans le *Bell's Life* invoquait la « liberté de la presse », tout en énumérant divers éléments renvoyant au culte du secret cultivé par ses adversaires du London Club (le jeu des parties dans une pièce inaccessible au public...)⁴¹. Au-delà des accusations sévères de corruption, tout y passait : l'appel à des joueurs insuffisants pour compléter les échiquiers, la forme des pièces imposées aux joueurs étrangers (contrastant avec la courtoisie française, en 1843, qui avait accédé aux désirs de Staunton de jouer avec ses pièces favorites)⁴². Ajoutons la critique de l'approche nationaliste abusant de formules confondant les joueurs avec leur pays. « Pourquoi pas Surrey Street Stand [adresse

³⁸ MURRAY... p. 887-888.

³⁹ Extrait du *Bell's Life*, *La Régence*. Juillet 1851, p. 207.

⁴⁰ Ibidem.

⁴¹ Ibidem, p. 209.

⁴² Ibidem, p. 211.

du St George] envoie Lowe⁴³. » Et enfin la critique (facile) des problèmes de règlement déjà évoqués, lequel règlement était qualifié d' « absurde »⁴⁴.

C'est alors que Staunton, « conformément au règlement », proposa au vainqueur, Anderssen, une série de vingt-et-une parties, avec un enjeu de 100 Livres, à jouer quelques semaines plus tard. L'échange de lettres est daté du 12 juillet, leur contenu a été publié dès le mois d'août dans *La Régence*. Au défi de Staunton, Anderssen répondit : Volontiers, mais commençons dès le 21 juillet ! Sur ce, Staunton exprima le besoin d'aller se reposer à la campagne⁴⁵.

Début septembre, avant de quitter l'Angleterre, Anderssen adressa une lettre à Staunton. « En vous faisant part de ma décision de quitter Londres dans la journée d'aujourd'hui, je répète l'assurance que je suis prêt à une nouvelle et plus grande lutte avec vous. A cet égard, j'attends avec un ardent désir le défi que vous comptez m'adresser lorsque vous aurez reconquis toute votre force. En vous souhaitant une prompte amélioration de votre état de santé, je signe avec une haute considération⁴⁶. »

Ajoutons que cette correspondance était parvenue à la connaissance de *La Régence* par la *Schachzeitung* de Berlin. On pouvait donc lire, à la fin de l'extrait publié dans la revue française, l'envoi de la plume du rédacteur allemand : « On attend la réponse de M. Staunton avec impatience⁴⁷. »

Cela ne faisait que commencer. En août, la revue allemande avait déjà publié un article, signé d'Oppen (Otto von Oppen), le secrétaire du club de Berlin, attirant l'attention de manière sarcastique sur la maladresse d'un auteur anonyme des *Illustrated News* qui avait tenté de sauver l'honneur de Staunton en prétendant que le manque de succès du champion anglais au tournoi était dû à une indisposition. Otto von Oppen accusait Staunton d'avoir lui-même commandé (voire écrit) cette

⁴³ Ibidem.

⁴⁴ Ibidem, p. 212.

⁴⁵ « Mélanges », *La Régence*, août 1851, p. 240.

⁴⁶ « Mélanges », *La Régence*, septembre 1851, p. 270.

⁴⁷ Ibidem.

défense, et d'être mauvais perdant⁴⁸. En réponse à cette lettre jugée calomnieuse, c'est le joueur russe, Carl von Jaenisch, qui envoya une lettre ouverte à *La Régence*, publiée dans le même numéro de novembre. Jaenisch affirmait avoir été « choqué » par l'article de la *Schachzeitung*, qui « n'est d'un bout à l'autre qu'un tissu des plus choquantes personnalités⁴⁹ ».

Derrière les atteintes au bon goût, Jaenisch semblait aussi viser l'excès de nationalisme caractérisant, selon lui, son confrère, Otto von Oppen. « Le toast porté par M. von Oppen au vainqueur de l'Angleterre, de la France et de l'Autriche, et enfin le couronnement en forme de M. Anderssen, qui a eu dernièrement lieu à Berlin, nous semblent donc pour le moins prématurés et ridicules⁵⁰. »

Les Allemands tenaient leur « empereur des échecs » !

Ensuite, Jaenisch prenait la défense de Staunton. « [...] ce tournoi unique jusqu'à présent dans les fastes de l'échiquier, M. Staunton s'est livré pendant près d'un an à des travaux incessants de corps et d'esprit qui ont compromis sa santé, il n'a reculé devant aucun sacrifice, il a eu à combattre des obstacles, des jalousies de toute espèce ; dignement soutenu par la majorité des amateurs anglais, il y est parvenu, malgré l'opposition étrange et formidable du London Chess Club⁵¹. »

Nous retrouvons donc dans cette intervention du joueur russe, qui n'a pas pu participer au tournoi international de Londres en raison de son retard (en revanche, il a pu jouer contre divers adversaires en marge du tournoi), les deux difficultés évoquées plus haut concernant la vaste entreprise de constituer un « empire des échecs », à savoir le défi de l'organisation et celui du nationalisme.

⁴⁸ « HOWARD STAUNTON ESQ. (Extrait de la *Schachzeitung* de Berlin, août 1851) » (article signé d'Oppen), *La Régence*, novembre 1851, p. 333-336.

⁴⁹ Réponse de M. de Jaenisch (à l'article du *Schachzeitung*), datée de Baden-Baden, le 22 octobre 1851, envoyée à *La Régence*. Publié dans *La Régence*, novembre 1851, p. 337. En ce temps-là, l'expression de « personnalités » correspondait à « attaques personnelles ».

⁵⁰ Ibidem, p. 341.

⁵¹ Ibidem, p. 342.

En ce qui concerne l'organisation, terminons en consultant l'ouvrage écrit par Staunton en 1852, qui s'étend largement, dans le chapitre III. de l'Introduction, sur les difficultés rencontrées dans ce domaine.

« Tandis que le congrès était accueilli avec enthousiasme dans le monde entier, des résistances apparurent là où on l'attendait le moins : le London Chess Club, naguère si respecté⁵². » Selon Staunton, le London Chess Club, bêtement vexé, a refusé les meilleures offres de collaboration. En réponse aux accusations du *Bell's Life in London*, Staunton ajoute : « [...] rien de plus qu'une tentative impudente de flétrir le succès du Congrès. Mais la perfidie, quand elle est soutenue par le blasphème, pêche souvent par l'excès. Les joueurs d'échecs de toute l'Angleterre ont soutenu ce Congrès, n'en déplaise à l'auteur du *Bell's Life in London*, dont la vulgarité a plus fait que toute autre personne vivante pour dépouiller le jeu des échecs de sa qualité scientifique⁵³. » Suivent plusieurs pages de correspondance entre les deux clubs (le London Club et le St George Club), de plus en plus virulente, mais avec force « your most obedient servant » etc.

Nous ne sommes pas très avancés.

Surtout qu'il reste, pour finir, à déterminer l'incidence d'un aspect important du jeu, la lenteur (ou la rapidité). De même que l'organisation des rondes, le contrôle du temps de jeu était encore un sujet de discussion en 1851.

Staunton, étant particulièrement mécontent d'avoir perdu contre Williams, accusa ce dernier d'avoir délibérément ralenti son jeu. C'est du moins ce qu'affirme Harry Golombek, soulignant que Williams pouvait effectivement être considéré comme « le joueur le plus lent de tous les temps » et suffisamment habile pour « tirer partie de ce défaut ». Golombek raconte que l'on a retrouvé, sur une fiche de jeu d'une partie disputée par Williams, dans la marge, la note suivante de l'observateur : « Les deux joueurs se sont endormis⁵⁴ ».

En l'absence d'horloge (et en dehors des cas extrêmes et flagrants, comme l'assoupissement inopiné des joueurs), tout jugement sur le temps du jeu est

⁵² Howard STAUNTON, *The Chess Tournament*, Introduction, p. XXXI.

⁵³ Ibidem, p. XLII.

⁵⁴ Harry GOLOMBEK, *Chess, a History*, p. 132.

subjectif. Et les impressions personnelles sont parfois trompeuses, ou concurrentes, c'est-à-dire relatives.

Ainsi Kiéséritzky, dans son compte-rendu déjà cité, après avoir loué les mérites de Staunton, poursuivait ainsi : « Si pourtant M. Staunton mérite un blâme, c'est pour l'extrême lenteur qu'il a mise dans ses parties : huit, douze, seize heures pour une seule partie ! Vraiment, c'est intolérable. Que deviendraient les Échecs si cette manière de jouer était à l'ordre du jour⁵⁵ ? »

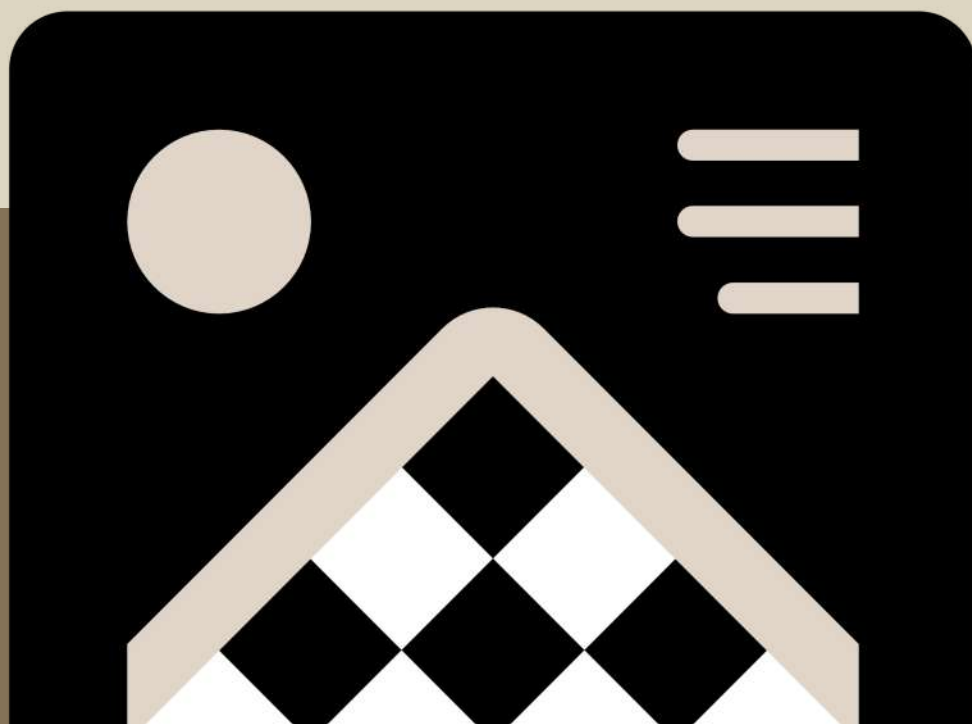
Le même Staunton qui, non seulement, selon Golombek, se plaignait de Williams, mais a lui-même écrit dans son livre publié en 1852. « Une autre question d'importance considérable concerne la possibilité de désigner quelque limite au temps passé par les joueurs pour étudier leur mouvement. Quand il est de notoriété que certains joueurs passent plus d'une heure (ô non ! Plutôt deux !) sur un seul mouvement, les amateurs finissent par s'ennuyer, non seulement pour la perte de temps induite par ce type de jeu, mais aussi en raison de la substitution de l'endurance physique à la rapidité de perception, laquelle jusqu'à présent était considérée comme le facteur essentiel de la puissance intellectuelle⁵⁶. »

Les difficultés du contrôle du temps de jeu ont été résolues par l'introduction de la pendule, en 1862, lors du deuxième tournoi de Londres. Quant aux deux autres problèmes soulevés lors du premier tournoi de Londres (rappel : d'une part, l'équivoque entre l'empire des échecs et les nationalismes ; d'autre part, les difficultés organisationnelles des grands événements échiquéens), à chacun de juger s'ils ont été résolus... Au vote !

⁵⁵ [Lettre de Lionel Kiéséritzky] « Le grand tournoi d'échecs à Londres. Correspondance », *La Régence*, juillet 1851, p. 203.

⁵⁶ STAUNTON, *London Tournament*, 1852, Introduction, p. xiv.

Analyse. Technique des échecs



Ouvertures d'échecs

LA DÉVIATION KIÉSÉRITZKY DU GAMBIT ALLGAIER SELON L'ABBÉ DURAND. PARTIE I

— Michel Delacroix

Lionel Kiéséritzky a proposé le coup 5 Ce5 à la place du coup 5 Cg5 du Gambit Allgaier.

Cette déviation du gambit Allgaier porte son nom.

Partie modèle

1 e4 e5
2 f4 exf4
3 Cf3 g5
4 h4 g4
5 Ce5

Position après le 5^e coup
des Blancs 5 Ce5



L'abbé Durand affirme : « [...] On peut constater que 5 Ce5 est bien préférable à 5 Cg5. Le Cavalier à e5 peut reculer et prendre des positions, tandis qu'à g5 il est forcé de se sacrifier pour trois Pions et [cela] désavantageusement pour les Blancs » (voir mon article sur le Gambit Allgaier du numéro de Juillet-Août 2024).

5 ... Cf6 Selon l'abbé Durand, ce coup des Noirs a pris de l'importance à la suite d'un match entre Harrwitz et Lowenthal. Le Cavalier en f6 a beaucoup de potentiel :

- il attaque le Pion e4 ;
- il défend le Pion g4 ;
- il peut se placer en h5, afin de protéger le Pion du gambit et faire pression sur l'aile Roi adverse ;
- il soutient l'avancée du Pion en d5.

6 Fc4 C'est un coup vigoureux, à la fois de dégagement et d'attaque sur la case f7. L'abbé Durand souligne qu'il ne craint pas l'avancée du Pion des Noirs en d5.

6 ... De7 ce coup a deux fonctions : d'une part, la Dame ménage une case de retraite au Roi noir ; d'autre part, la Dame attaque le Cavalier qui fait pression sur la case f7.

7 Fxf7+ Selon l'abbé Durand, les Blancs gagnent non seulement un Pion, mais aussi un temps.

7 ... Rd8 Le Roi peut occuper la case que la Dame lui a ménagée.

8 d4

Position après le 8^e coup
des Blancs 8 d4



Les Blancs sont conscients du fait qu'il vont perdre une pièce. Ils s'organisent pour donner un échec à la découverte, ce qui leur permettra de compenser la pièce perdue.

8 ... d6 Les Noirs vont gagner une pièce.

9 Fb3 Le Fou se retire pour ne pas perdre un temps important.

9 ... dxe5 Ce coup est le résultat du coup 6 ... De7.

10 dxe5+ Échec à la découverte. Les Blancs vont pouvoir recouvrer leur pièce.

Position après le 10^e coup
des Blancs 10 dxe5+



10 ... Fd7 Selon l'abbé Durand, le coup 10 ... Cfd7 serait une moins bonne alternative, car l'action des Noirs serait paralysée par le coup des Blancs 11 e6.

11 exf6 Les Blancs recouvrent leur pièce, comme prévu.

11 ... Dxe4+

12 Rf1 Fd6

Position après le 12^e coup
des Noirs 12 ... Fd6



Les deux Fous des Noirs dirigent leur attaque vers l'aile Roi des Blancs.

13 Cc3 Ce coup oblige la Dame des Noirs à se déplacer.

13 ... Df5 La Dame des Noirs se réfugie derrière son Pion, tout en se plaçant sur la même colonne que le Roi adverse.

14 f7 Le Pion passé des Blancs est tout de même inquiétant.

Position après le 14^e coup
des Blancs 14 f7



La disposition des pièces noires peut être considérée meilleure.

Selon l'abbé Durand, si les Blancs jouent la déviation Kiéséritzky 5 Ce5, la meilleure réponse des Noirs est 5 ... Cf6.

Mais les Noirs ont d'autres réponses possibles, qui conduisent toutes à des parties à peu près égales :

- 5 ... h5 ;
- 5 ... De7 ;
- 5 ... d6 ;
- 5 ... Fe7.

Quant au coup des Blancs 6 Fc4 évoqué dans la *partie modèle*, l'abbé Durand nous présente également deux autres coups possibles en soulignant leurs avantages et inconvénients respectifs :

- 6 Cxg4 ;
- 6 d5.

Situation : 5 ... h5

Variante I, où l'on voit ce qui se passe si les Noirs jouent 6 ... Th7

1 e4 e5

2 f4 exf4

3 Cf3 g5

4 h4 g4

5 Ce5

5 ... h5 (voir le diagramme ci-dessous)

6 Fc4

6 ... Th7 Meilleure réponse, selon l'abbé Durand. (voir le diagramme ci-dessous)

7 d4 Fe7

8 Fxf4 d6 Meilleur coup.

9 Cxf7 Txf7

10 Fxf7+ Rxf7

11 O-O Rg7

12 g3 (voir le diagramme ci-dessous)

Selon l'abbé Durand, les parties sont à peu près égales.

Position après le 5^e coup
des Noirs 5 ... h5



Position après le 6^e coup
des Noirs 6 ... Th7



Position après le 12^e coup
des Blancs 12 g3



Situation : 5 ... h5

Variante II, où l'on voit ce qui se passe si les Noirs jouent 6 ... Ch6

1 e4 e5

2 f4 exf4

3 Cf3 g5

4 h4 g4

5 Ce5

5 ... h5

6 Fc4

6 ... Ch6 (voir le diagramme ci-dessous)

7 d4 d6 Meilleur coup (voir le diagramme ci-dessous)

8 Cd3 f3

9 gxf3 Fe7

10 Fg5 Fxg5

11 hxg5 Dxc5

12 Dd2 Dxd2

13 Cxd2 Cg8 Égalité (voir le diagramme ci-dessous).

Position après le 6^e coup
des Noirs 6 ... Ch6



Position après le 7^e coup
des Noirs 7 ... d6



Position après le 13^e coup
des Noirs 13 ... Cg8



Situation : 5 ... d6

1 e4 e5
2 f4 exf4
3 Cf3 g5
4 h4 g4
5 Ce5

5 ... d6 (voir le diagramme ci-dessous)

6 Cxg4 Fe7
7 d4 Fxh4+
8 Cf2 Dg5
9 Df3 Fg3
10 Cc3 Cf6
11 Fd2 Cc6
12 Fb5 Fd7
13 Fxc6 Fxc6
14 o-o-o (voir le diagramme ci-dessous)

L'abbé Durand remarque que le Pion des Noirs en f4 ne pouvant être défendu, les positions sont égales.

Position après le 5^e coup
des Noirs 5 ... d6



Position après le 11^e coup
des Blancs 11 Fd2



Position après le 14^e coup
des Blancs 14 o-o-o



Situation : 5 ... Fe7

1 e4 e5
2 f4 exf4
3 Cf3 g5
4 h4 g4
5 Ce5

5 ... Fe7 (voir le diagramme ci-dessous)

6 Fc4 Fxh4+
7 Rf1 d5
8 Fxd5 (voir le diagramme ci-dessous)
8 ... Ch6
9 d4 Fg5
10 g3 Df6
11 gxf4 Fxf4
12 Rg2 c6 Égalité selon l'abbé Durand (voir le diagramme ci-dessous)

Position après le 5^e coup
des Noirs 5 ... Fe7



Position après le 8^e coup
des Blancs 8 Fxd5



Position après le 12^e coup
des Noirs 12 ... c6



Situation : 6 Cxg4

Variante I, où l'on voit ce qui se passe si les Noirs jouent 6 ... Cxe4

1 e4 e5
2 f4 exf4
3 Cf3 g5
4 h4 g4
5 Ce5 Cf6

6 Cxg4

6 ... Cxe4 Meilleur coup selon Staunton (voir le diagramme ci-dessous)

7 d3 Cg3
8 Fxf4 Cxh1 Meilleur coup.
9 De2+ De7 Si 9 ... Fe7 10 Cf6+ Rf8 11 Fh6#
10 Cf6+ Rd8
11 Fxc7+ Rxc7 (voir le diagramme ci-dessous)
12 Cd5+ Rd8
13 Cxe7 Fxe7
14 Dg4 Meilleur coup selon Morphy.
14 ... d6
15 Df4 Tg8
16 Dxf7 Fxh4+
17 Rd2 Te8
18 Ca3 Fg5+
19 Rc3 (voir le diagramme ci-dessous)

L'abbé Durand estime que les deux positions sont à peu près égales.

Position après le 6^e coup
des Noirs 6 ... Cxe4



Position après le 11^e coup
des Noirs 11 ... Rxc7



Position après le 19^e coup
des Blancs 19 Rc3



Situation : 6 Cxg4

Variante II, où l'on voit ce qui se passe si les Noirs jouent 6 ... d5

L'abbé Durand ne recommande pas la réponse des Noirs 6 ... d5, attribuée à de Rivière.

1 e4 e5
2 f4 exf4
3 Cf3 g5
4 h4 g4
5 Ce5 Cf6

6 Cxg4

6 ... d5 (voir le diagramme ci-dessous)

7 Cxf6+ Dxf6
8 De2 Meilleur coup.
8 ... Fd6
9 Cc3 Meilleur coup.
9 ... c3
10 d4 Dxd4
11 Fd2 Tg8
12 exd5+ Échec à la découverte (voir le diagramme ci-dessous)
12 ... Rd8
13 O-O-O Fg4
14 De4 Dxe4
15 Cxe4 Fxd1
16 Cxd6 Fh5
17 Fxf4 cxd5
18 Cxb7+ Re7
19 Fb5 (voir le diagramme ci-dessous)

L'abbé Durand estime que le jeu des Blancs est meilleur.

Position après le 6^e coup
des Noirs 6 ... d5



Position après le 12^e coup
des Blancs 12 exd5+



Position après le 19^e coup
des Blancs 19 Fb5



Situation : 6 d4

L'abbé Durand ne recommande pas le coup 6 d4, car il fait perdre un temps aux Blancs.

1 e4 e5
2 f4 exf4
3 Cf3 g5
4 h4 g4
5 Ce5 Cf6

6 d4 (voir le diagramme ci-dessous)

6 ... d6 Coup efficace.

7 Cd3 (voir le diagramme ci-dessous)

7 ... Cxe4
8 Fxf4 De7

9 De2 Fg7 (voir le diagramme ci-dessous)

Selon l'abbé Durand, la position des Noirs est meilleure.

Position après le 6^e coup
des Blancs 6 d4



Position après le 7^e coup
des Blancs 7 Cd3



Position après le 9^e coup
des Noirs 9 ... Fg7



Finales élémentaires

ROI ET PION CONTRE ROI

— Pierre Anquez

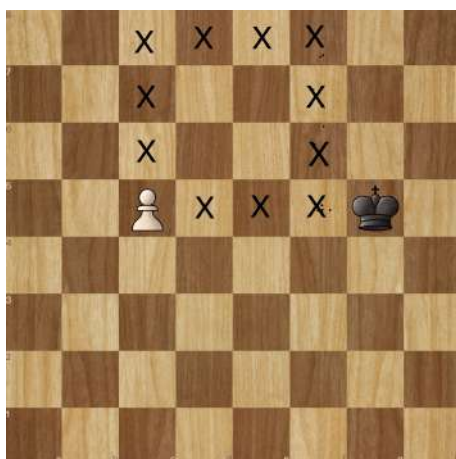
Dans le cadre d'une étude de la finale *Roi et Pion contre Roi et Pion*, publiée au numéro du mois précédent, nous avons présenté la notion de « cases limites », qui permet de déterminer lequel, entre un Pion noir et un Pion blanc qui se bloquent mutuellement sur une même colonne, sera pris par le Roi adverse.

Dans le présent numéro, nous allons présenter, dans le cadre du thème *Roi et Pion contre Roi*, tout d'abord la « règle du carré », puis la notion de « cases efficaces ».

I. La règle du carré

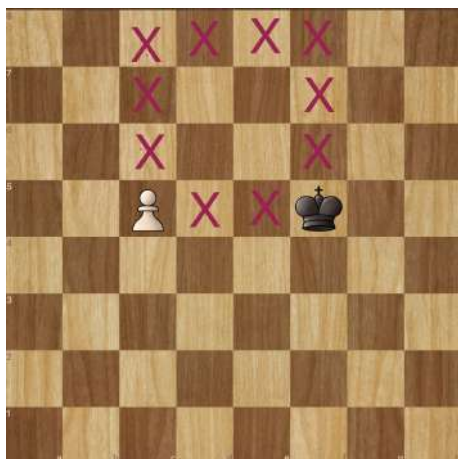
La Règle du carré

Si les Blancs ont le trait le Pion
sera promu.



La *règle du carré* : les Blancs pourront promouvoir leur Pion s'ils ont le trait et à la condition que le Roi adverse ne soit pas entré dans le *carré* construit sur la diagonale reliant la case du Pion à la huitième traverse.

Partie nulle



Conformément à la *Règle du carré*, les Blancs ne pourront pas promouvoir leur Pion, même s'ils ont le trait, car le Roi adverse se trouve déjà à l'intérieur du *carré*.

II. La notion de « cases efficaces »

Si, dans la configuration *Roi et Pion contre Roi et Pion*, le Pion adverse est pris, la connaissance des « cases efficaces » permettra de prévoir les possibilités du Pion restant d'être promu ou non.

En fin de partie, le Roi doit se positionner à l'avant de son Pion, afin d'occuper l'une des « cases efficaces » et ainsi pouvoir mener son Pion jusqu'à la promotion.

S'il est familiarisé avec le concept de « cases efficaces », le joueur d'échecs est en mesure, lorsqu'il est confronté à une fin de partie Roi et Pion contre Roi, de bien réagir dans la plupart des cas concrets, sans perdre son temps dans des calculs superflus.

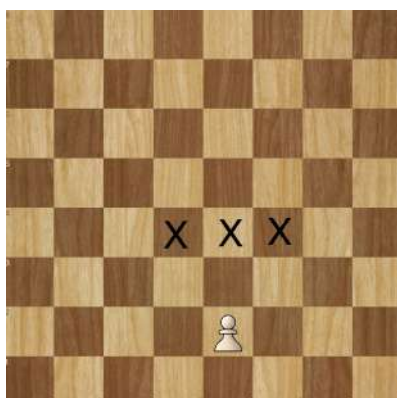
Dans son ouvrage intitulé *Stratégie raisonnée des fins de partie* (1871-73), l'abbé Durand a donné une synthèse sur les chances de gagner de l'attaque, dans une finale Roi et Pion contre Roi, en présentant trois cas emblématiques.

Cas n° 1 : Lorsque le Pion n'a pas franchi la moitié de l'échiquier.

Cas n°1

Le Pion n'a pas franchi la
moitié de l'échiquier.

« Cases efficaces »



Lorsque le Pion n'a pas franchi la moitié de l'échiquier, les Blancs gagnent, si le Roi des Blancs arrive à occuper l'une des trois cases situées deux pas en avance du Pion.

Cas n°1

Le Pion n'a pas franchi
la moitié de l'échiquier.

a) Partie nulle



Dans la position du diagramme ci-contre, les Noirs vont obtenir la nulle, car le Roi des Noirs parviendra à empêcher le Roi des Blancs d'occuper l'une des « cases efficaces » de son Pion : d4, e4, f4.

Cas n°1

Le Pion n'a pas franchi la
moitié de l'échiquier.

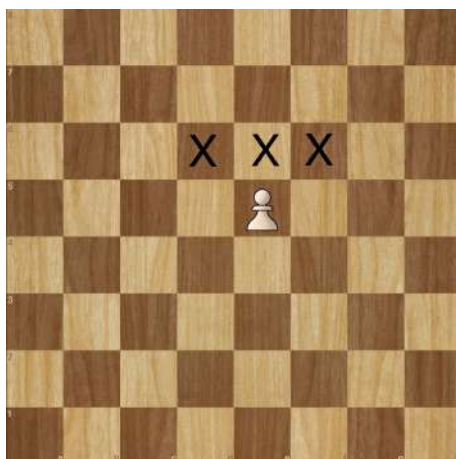
b) Partie nulle



Si les Noirs ont le trait, le Roi des Noirs va se placer en opposition directe avec le Roi adverse en occupant la case e7, afin d'empêcher le Roi des Blancs de s'emparer de l'une des « cases efficaces » de son Pion : d6, e6, f6. La partie sera nulle.

Cas n°2 : Lorsque le Pion a dépassé la moitié de l'échiquier

Cas n° 2
Le Pion a dépassé la moitié
de l'échiquier.
« Cases efficaces »



Lorsque le Pion a dépassé la moitié de l'échiquier, les Blancs vont gagner, si le Roi des Blancs arrive à occuper l'une des trois « cases efficaces » situées un pas devant son Pion.

Cas n°2
Le Pion a dépassé la
moitié de l'échiquier.
Partie nulle



Dans la position du diagramme ci-contre, les Noirs obtiendront la nulle, car le Roi des Noirs va empêcher le Roi des Blancs de prendre l'une des « cases efficaces » de leur Pion : c6, d6, e6.

Cas n°3 : Le Pion arrive sur la septième case sans donner échec.

Cas n°3
 Trait aux Blancs
 Les Blancs jouent e7 et gagnent.



Le Pion sera promu si, précédant son Roi, il arrive à sa septième case sans donner échec.

Les Blancs jouent Pion e7 et gagnent.

Au contraire, si le trait est aux Noirs, ils annulent par 1...Rd8, empêchant les Blancs d'accéder à une « case efficace », à savoir d7, e7 ou f7. Le Pion blanc donnera échec 2 e7+ Re8 et la partie sera nulle.

La promotion des Pions qui s'avancent sur les colonnes des Tours a et h est problématique.

Deux cas, ci-dessous, de partie nulle.

Le Roi des Noirs joue
 alternativement g8, h8.



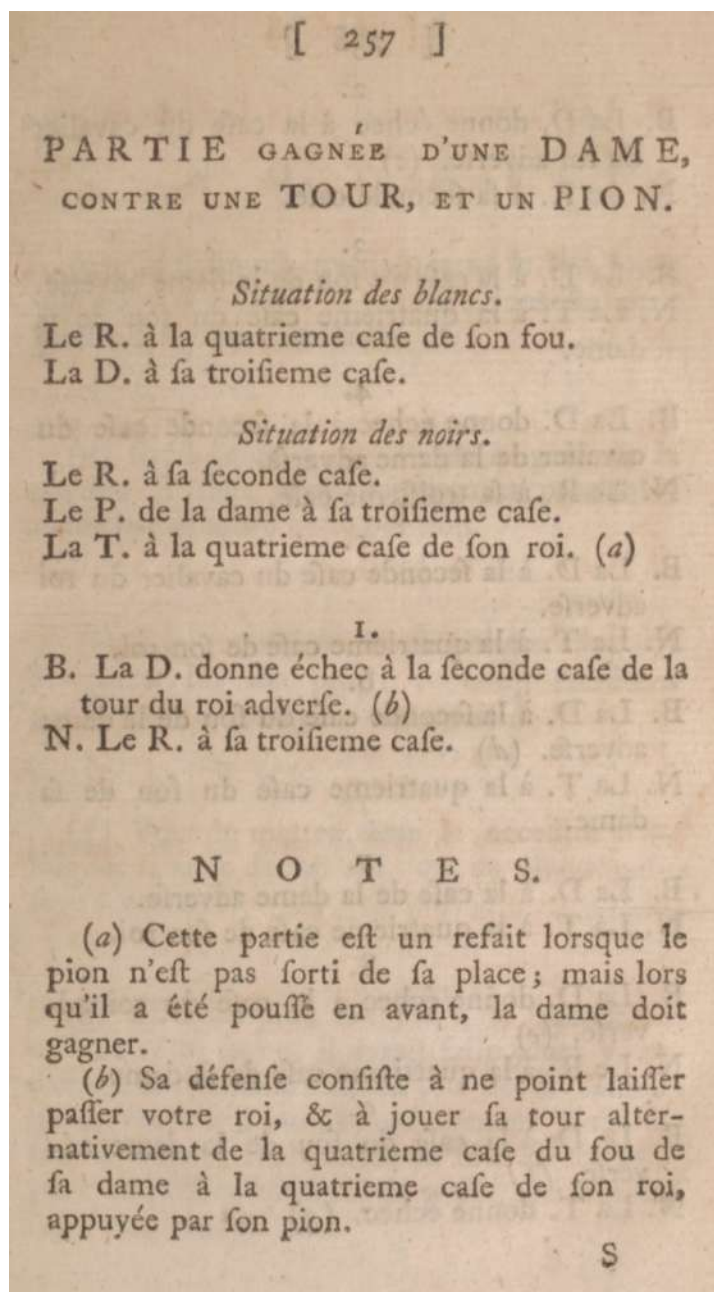
Le Roi des Noirs
 maintient l'opposition
 directe avec le Roi des
 Blancs.



J'invite les joueurs à toujours analyser attentivement l'échiquier, afin de pouvoir appliquer dans le cadre des parties effectives les règles formulées par l'abbé Durand, grâce auxquelles on peut résoudre sans calcul, donc sans perte de temps, la plupart des situations de finale *Roi et Pion contre Roi*.

LES FINS DE PARTIE DE PHILIDOR (VI). PARTIE GAGNÉE D'UNE DAME CONTRE UNE TOUR ET UN PION

— Pierre Anquez



La *Partie gagnée d'une Dame contre une Tour et un Pion* est la sixième analyse parmi les dix-sept fins de partie publiées par Philidor dans l'édition de 1777 de son *Analyse du jeu des échecs*⁵⁷.

⁵⁷ Philidor, A. D., *Analyse du jeu des échecs*, Londres, 1777.

Soulignons tout d'abord que la partie sera *remise*, c'est-à-dire que la Tour et le Pion parviendront à tenir tête à la Dame, si les conditions suivantes sont réunies :

- le Pion n'est pas un Pion Tour ;
- le Pion n'a pas quitté sa case de départ ;
- la Tour oscille entre les deux cases où elle est appuyée par le Pion.

Philidor analyse la situation où le Pion noir a quitté sa case de départ.
Il nous montre dès lors comment on peut battre la disposition des pièces noires.

Position de départ
Le Pion noir a quitté sa case
de départ.



La défense des Noirs consiste à jouer la Tour alternativement entre c5 et e5, où elle est appuyée par le Pion, ce qui barre le passage au Roi blanc.

- 1 Dh7+ Re6
- 2 Dg8+ coup inutile, destiné à démontrer la manière dont on peut perdre ou gagner des temps.
- 2...Re7
- 3 Dc8 Tc5
- 4 Db7+ Re6
- 5 Dg7 Te5
- 6 Dc7 ! C'est le coup gagnant ! Les Blancs doivent forcer les Noirs à prendre la position ci-après :

Position après le 6^e coup
des Blancs 6 Dc7



6 ... Tc5

7 Dd8 Te5

8 De8+ oblige le Roi noir à avancer sur son Pion ; ce coup facilitera par la suite le passage du Roi blanc.

8 ... Rd5

9 Dc8 Les Noirs auront à choisir : soit éloigner la Tour de son Roi, soit livrer passage au Roi blanc.

Position après le 9^e coup
des Blancs 9 Dc8



9 ... Te4+ (ou 9 ... Rd4? 10 Dc6! ou 9 ... Th5 10 Da8+ Rc4 11 Da4+ Rc3 12 Da3+ Le Pion sera perdu.)

10 Rf5 Te5+
11 Rf6 Te4 (ou 11 ... Rd4 ? 12 Dc6 !)
12 Df5+ Te5
13 Dd3+ Rc5

14 Dd2 Quand le Roi des Blancs pourra passer derrière le Pion, les Blancs gagneront ; pour y parvenir, les Blancs devront forcer les Noirs à jouer leur Roi.

Position après le 14^e coup
des Blancs 14 Dd2



14 ... Rc6

15 Dd4 Rd7 (ou 15 ... Rc7 16 Da4 Tc5 17 Da7+ Rc6 18 Re7 Le Roi blanc peut passer derrière le pion et les Blancs gagneront la partie.)

16 Dc4 Tc5 Si les Noirs avaient éloigné la Tour de son Roi, il aurait fallu chercher les moyens de forcer la Tour noire par un échec double. Pour gagner, il faut que le Roi blanc puisse passer derrière le Pion ; pour y arriver il faut obliger les Noirs à jouer leur Roi.

17 Df7+

Position après le 17^e coup
des Blancs 17 Df7+



17 ... Rc6
18 Re7 Te5+
19 Rd8 Tc5
20 Dd7+ Rd5
21 Re7 Tc6
22 Df5+ Rc4
23 Rd7 Tc5
24 De4+

Position après le 24^e coup
des Blancs 24 De4+



Le Pion tombera au prochain coup des Blancs
25 Rxd6.

On est ainsi amené à la finale gagnante Dame
contre Tour.

*La Fin de partie de Philidor n° VII : Mat de la Dame
contre une Tour* fera l'objet du prochain article.

Atelier des échecs

STAUNTON VS. ANDERSSSEN, LONDRES, 1851

— Michel Faber

Depuis sa victoire contre Pierre Charles Fournier de Saint-Amant, en 1843, Howard Staunton était considéré comme le meilleur joueur d'échecs. Or, lors du tournoi dont il fut lui-même l'organisateur, en 1851, dans le cadre de l'Exposition universelle de Londres, Staunton s'inclina en demi-finale face à Adolf Anderssen, qui lui succéda pour plusieurs années en qualité de Champion.

Ci-dessous, une partie que Staunton a gagnée contre Anderssen :

Staunton, Howard vs. Anderssen, Adolf, Londres, 1851, 1-0⁵⁸.

1 e4 e5

2 Cf3 Cc6

3 Fc4 Fc5

4 c3 Partie italienne *Giuoco piano*.

⁵⁸ <https://www.chessgames.com/perl/chessgame?gid=1001412>

Position après le 4^e coup
des Blancs 4 c3



4 ... Cf6
5 d4 exd4

6 e5 La théorie recommande le coup e5, car il évite : 6 cxd4 Fb4+

Position après le 6^e coup
des Blancs 6 e5



6 ... d5

7 Fb5 Ce4

8 cxd4 Fb4+ C'est la Variation Anderssen du *Giocco piano*.

La théorie recommande avec raison :

8 ... Fb6 9 o-o o-o 10 Cc3 Fg4 11 Fe3 f5 12 exf6 Cxc3 Égalité.

La théorie recommande
le coup 8 ... Fb6



Position obtenue après
le 12^e coup des Noirs
12 ... Cxc3



9 Cbd2 o-o

10 o-o Nous arrivons en *milieu de partie*.

Position après le 10^e coup
des Blancs 10 o-o



10 ... Fg4

11 Fxc6 C'est le seul moyen de garder un avantage pour les Blancs. Sinon les Noirs retirent le Cavalier c6 et renforcent le centre par c6.

11 ... bxc6

12 Dc2 Il faut éviter la menace noire 12 ... Fxd2 13 Fxd2 Cxd2 14 Dxd2 Fxf3 affaiblissant le roque blanc.

Position après le 12^e coup
des Blancs 12 Dc2



12 ... Fxf3

13 Cxf3 Tb8 La Tour noire veut participer à l'attaque du Roi blanc via b6 et g6. Une défense passive du Pion c6 ne mènerait qu'à la défaite pour les Noirs. Quant à la Tour blanche, elle peut rapidement aller en c1 après Fe3.

14 Dxc6 Tb6

15 Dc2 f5 Ce coup gagne de l'espace à l'aile Roi et menace f4 et Th6, si les Blancs prennent *en passant*, alors 16 ... Tbxf6.

Position après le 15^e coup
des Noirs 15 ... f5



16 a3 Fe7

17 b4 f4 Ce coup gêne la sortie de Fc1 et prépare Th6.

Position après le 17^e coup
des Noirs 17 ... f4



18 Ce1 Th6 Les Blancs sont mieux, car l'attaque noire n'est pas coordonnée et les Blancs ont un Pion de plus.

Position après le 18^e coup
des Noirs 18 ... Th6



19 f3 Cg5

20 Cd3 Ce6

21 Fb2 Le plus important est de défendre d4 et de relier les Tours. Le Fou attendra de meilleurs jours.

21 ... De8

22 Tac1 Dh5

23 h3 Tg6

24 Cf2 Le Cavalier est toujours un excellent défenseur.

Position après le 24^e coup
des Blancs 24 Cf2



24 ... Tg3
25 Rh2 Tf5
26 Dc6 Dg6

Par Dc6, les Blancs attaquent à la fois le Ce6 et le Pion d5.

Par Dg6, les Noirs attaquent g2 et défendent le Ce6.

27 Tg1 Tfg5

28 Cg4 Les Blancs menacent Cf6+. Les Noirs tombent dans le panneau.

Position après le 28^e coup
des Blancs 28 Cg4



28 ... h5

29 Cf6+ Rf7

Si 29 ... gxf6 30 DxCe6+ Rf8 31 Dc8+ Rf7 32 Dxc7 Txxg2+ 33 Txxg2 Txxg2+ 34 Rh1 Txb2 35 Tg1

Si 29 ... Fxf6 30 DxCe6+ et l'attaque est repoussée. La position noire est sans espoir.

30 De8# 1-0

Position après le 30^e coup
des Blancs 30 De8#



ANDERSSSEN VS. DUFRESNE, BERLIN, 1852

— Antoine Vidal

Adolf Anderssen a commencé sa carrière de joueur d'échecs tardivement, à trente ans, car il consacrait beaucoup de temps à sa carrière de professeur de mathématiques dans la ville de Breslau, où il résidait. Au XIX^e siècle, les professeurs appartenaient à la bourgeoisie intellectuelle. Particulièrement au sein de l'empire allemand, ils occupaient une place notable et bénéficiaient d'importantes responsabilités.



En dépit de sa relative discrétion dans le domaine des rencontres échiquéennes internationales, Adolf Anderssen était néanmoins une figure connue dans le milieu des joueurs d'échecs allemands, grâce à son recueil de problèmes publié en 1842 : *Aufgaben für Schachspieler*, qui a été réédité dix ans plus tard (justement en 1852).

Les soixante problèmes mis à la disposition des lecteurs sont absolument brillants. Ils témoignent d'un esprit complexe, farceur et même raffiné.

Dans la manière de jouer qui a été celle d'Anderssen, nous pouvons également déceler ce goût de l'espièglerie mathématique, sans doute contractée pendant les longues soirées d'hiver allemandes qu'il consacrait à la composition des problèmes.

La partie ci-dessous, qui est restée dans l'histoire des échecs sous le nom de *La toujours jeune*, est une partie amicale jouée en 1852 entre Anderssen et Jean Dufresne, élève d'Anderssen et non moins prussien que son maître, en dépit de son patronyme.

Dans cette partie, Anderssen conduit ses pièces avec une parfaite maîtrise dans des combinaisons pleines d'élasticité, à la fois simples et complexes, illustrant fidèlement son esprit facétieux et son talent mathématique.

Anderssen, Adolf vs. Dufresne, Jean, Berlin, 1852⁵⁹

1 e4 e5

2 Cf3 Cc6

3 Fc4 Partie italienne

3 ... Fc5 Réponse des Noirs similaire, les Blancs et les Noirs font pression sur les Pions faibles défendus seulement par les Rois : f7 et f2.

4 b4 Coup qui porte le nom du capitaine Evans : le gambit Evans.

Position après le 4^e coup
des Blancs 4 b4



⁵⁹ <https://www.chessgames.com/perl/chessgame?gid=1018961>.

4 ... Fxb4 Le Fou des Noirs accepte le Pion b4.

Le Gambit Evans est une ouverture dans laquelle les Blancs cèdent un Pion. Cependant, cela leur apporte l'avantage d'une activité plus intense, dont il faudra savoir tirer partie.

Les Noirs, en acceptant le Pion, diminuent leur activité.

Les Blancs peuvent pousser c3, obligeant le Fou des Noirs à se déplacer à nouveau.

Le coup des Blancs c3 pourra :

- soutenir le coup d4
- permettre à la Dame de s'installer en b3 sur la même diagonale que le Fc4 visant le Pion faible des Noirs f7.

L'activité des pièces blanches est intensifiée.

5 c3 Fa5 Le Fou des Noirs va en a5 pour garder le contrôle de la diagonale sur laquelle se trouve le Roi des Blancs.

Faut-il jouer 6 d4, sachant que les Noirs répondront 6 ... exd4 ? Car les Blancs ne seront pas en mesure de reprendre 7 cxd4, mais seulement 7 Cxd4, puisque le Pion c3 est cloué par le Fou des Noirs.

Position après le 5^e coup
des Noirs 5 ... Fa5



6 d4 exd4

7 o-o Anderssen ne se préoccupe pas du Pion des Noirs, mais a pour objectif d'intensifier l'activité de ses pièces.

Position après le 7^e coup
des Blancs 7-o-o



7 ... d3 Le Pion des Noirs n'a pas pris le Pion des Blancs c3 pour ne pas favoriser davantage l'activité des Blancs. Les Noirs estiment que leur Pion en d3 sera perdu, mais ils espèrent que, consécutivement à la perte de ce Pion, les Blancs ne pourront plus poursuivre leur projet de placer leur Dame en b3, leur Cavalier en c3 et leur Fou en a3.

8 Db3 Les Blancs ignorent le Pion des Noirs. Un siècle plus tard, Nimzowitch allait affirmer qu'un Pion passé devait être envisagé comme un « *criminel dangereux*⁶⁰ » ; dès lors, tous les efforts devaient être entrepris pour le stopper. Les Blancs préfèrent poursuivre leur projet d'attaque sur f7. La Dame des Noirs sera obligée de venir en f6, afin de défendre la case f7, mais le coup des Blancs 9 e5 l'obligera à se déplacer à nouveau.

8 ... Df6

9 e5 Dg6

⁶⁰ Aron NIMZOWITCH, *My System*, London, 1972, p. 38. « The passed pawn is a criminal, who should be kept under lock and key. »

Position après le 9^e coup
des Noirs 9 ... Dg6



10 Te1 La Tour se place activement sur la colonne e en face du Roi adverse et en soutenant l'avancée du Pion e.

10 ... Cge7

11 Fa3 Les Blancs contrôlent les diagonales a3-f8 et a2-g8, provoquant l'inconfort des Noirs.

11 ... b5 Les Noirs offrent un Pion afin de donner plus d'activité à leurs pièces : la Tour des Noirs pourra se placer sur la colonne ouverte b et le Fou des Noirs pourras s'installer en b7.

Position après le 11^e coup
des Noirs 11 ... b5



12 Dxb5 Si 12 Fxb5 alors 12 ... Tb8 et le Fou des Blancs serait non seulement dévié de la diagonale a2-g8, mais aussi cloué.

12 ... Tb8

13 Da4 Fb6

14 Cbd2 Fb7

Position après le 14^e coup
des Noirs 14 ... Fb7



Les Noirs ont réussi eux aussi à activer leurs pièces et leurs deux Fous contrôlent désormais les diagonales a7-g1 et a8-h1. Le Pion des Blancs g2 est cloué, car la Dame des Noirs se trouve sur la colonne g.

15 Ce4 Le Cavalier, soutenu par la Tour Te1, occupe une case centrale. Les Noirs craignent, non sans raison, le coup des Blancs 16 Fxd3, qui leur ferait gagner le Pion des Noirs, mais surtout permettrait aux Blancs de placer leur Fou sur la même diagonale que la Dame des Noirs. Aussi les Noirs préfèrent-ils ne pas roquer pour l'instant.

Position après le 15^e coup
des Blancs 15 Ce4



15 ... Df5

16 Fxd3 Dh5

17 Cf6+ Ce coup peut paraître mauvais au joueur non averti.

Cependant, Anderssen, fin mathématicien, ayant déjà visualisé les enchaînements des coups suivants, a estimé que le coup 17 Cf6+ était nécessaire !

Position après le 17^e coup
des Blancs 17 Cf6+



17 ... gxf6

18 exf6 La colonne e est désormais ouverte et le Pion des Blancs occupe en f6 une position menaçante, car le Cavalier Ce7 est cloué.

Position après le 18^e coup
des Blancs 18 exf6



18 ... Tg8 La Tour contrôle la colonne ouverte g et cloue le Pion des Blancs g2.

19 Td1 Anderssen installe la dernière pièce en place avant de procéder à une série de coups qui conduiront au mat. Son expérience de problémiste lui a permis de trouver cet admirable enchaînement.

Position après le 19^e coup
des Blancs 19 Td1



19 ... Dxf3 La Dame des Noirs prend le Cavalier et menace de mater au prochain coup. Si la Dame était allée en h3 19 ... Dh3, la menace de mat aurait été doublée d'une surveillance salutaire de la case d7.

20 Txe7+ Cxe7

21 Dxd7+ Dommage pour les Noirs que leur Dame ne se trouvât pas en h3.

21 ... Rxd7

22 Ff5+ Double échec ; la Dame des Noirs ne peut pas prendre la Tour des Blancs.

Position après le 22^e coup
des Blancs 22 Ff5+



22 ... Re8
23 Fd7+ Rf8
24 Fxe7# 1-0

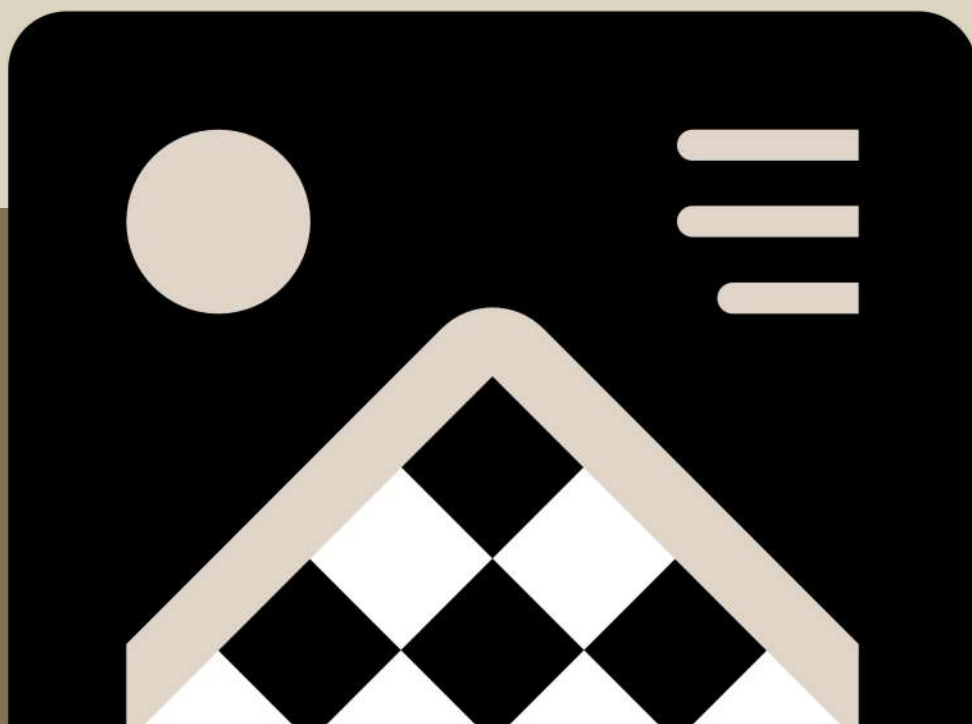
Le Fou est soutenu par le Pion si habilement placé en f6 grâce au 17^e coup des Blancs 17 Cf6+.

Des combinaisons et un dénouement qui illustrent magistralement la manière de jouer d'Adolf Anderssen.

Position après le 24^e coup des Blancs 24 Fxe7#



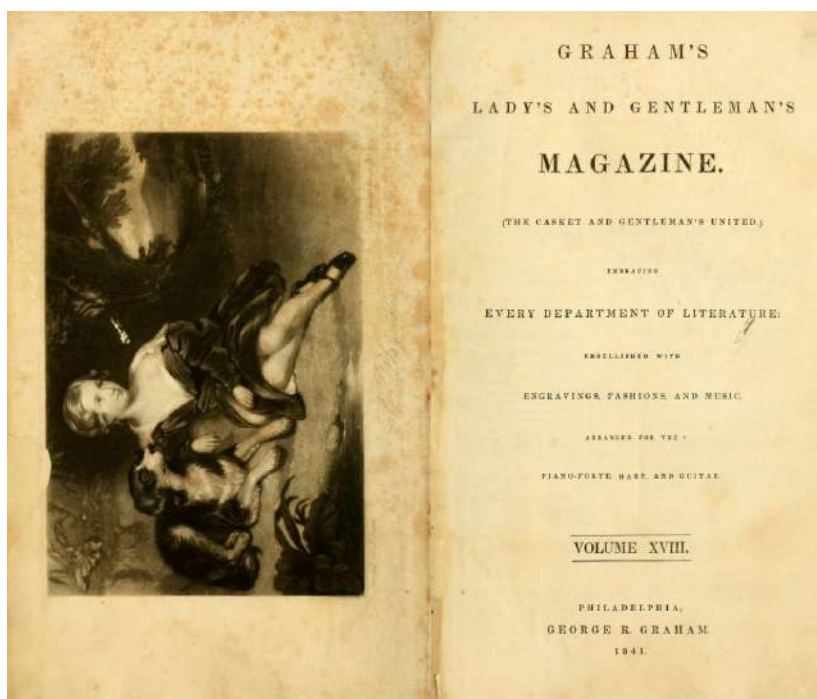
Les échecs dans l'art



L'échiquier littéraire

DOUBLE ASSASSINAT DANS LA RUE MORGUE, D'EDGAR ALLAN POE – EXTRAIT

— Sélection par Camelia de Montety



La nouvelle intitulée *Double assassinat dans la rue Morgue* d'Edgar Allan Poe fut publiée pour la première fois au *Graham's Magazine* de Philadelphie, dans le numéro d'avril 1841. En 1856, plusieurs nouvelles de l'auteur américain, dont le *Double assassinat dans la rue Morgue*, furent publiées en France dans la traduction remarquable de Charles Baudelaire, réunies en un volume intitulé *Histoires extraordinaires*.

Dans l'extrait ci-dessous, Edgar Allan Poe propose une explication du mécanisme de la réflexion qui se met en branle quand une personne joue aux échecs, aux dames ou au whist. Sa conviction est que « l'homme vraiment imaginatif n'est jamais autre chose qu'un analyste. »

« Les facultés de l'esprit qu'on définit par le terme *analytiques* sont elles-mêmes fort peu susceptibles d'analyse. Nous ne les apprécions que par leurs résultats. Ce

que nous en savons, entre autres choses, c'est qu'elles sont pour celui qui les possède à un degré extraordinaire une source des jouissances des plus vives. De même que l'homme fort se réjouit dans son aptitude physique, se complait dans les exercices qui provoquent les muscles à l'action, de même l'analyste prend sa gloire dans cette activité spirituelle dont la fonction est de débrouiller. Il tire du plaisir même des plus triviales occasions qui mettent ses talents en jeu. Il raffole des énigmes, des rébus, des hiéroglyphes ; il déploie dans chacune des solutions une puissance de perspicacité qui, dans l'opinion vulgaire, prend un caractère surnaturel. Les résultats, habilement déduits par l'âme même et l'essence de sa méthode, ont réellement tout l'air d'une intuition.

Cette faculté de *résolution* tire peut-être une grande force de l'étude des mathématiques, et particulièrement de la très haute branche de cette science, qui, fort improprement et en raison de ses opérations rétrogrades, a été nommé l'analyse, comme si elle était l'analyse par excellence. Car, en somme, tout calcul n'est pas en soi une analyse. Un joueur d'échecs, par exemple, fait fort bien l'un sans l'autre. Il suit de là que le jeu d'échecs, dans ses effets sur la nature spirituelle, est fort mal apprécié. Je ne veux pas écrire ici un traité sur l'analyse, mais simplement mettre en tête d'un récit passablement singulier quelques observations jetées tout à fait à l'abandon et qui serviront de préface.

Je prends donc cette occasion de proclamer que la haute puissance de la réflexion est bien plus activement et plus profitablement exploitée par le modeste jeu des dames que par toute la laborieuse futilité des échecs. Dans ce dernier jeu, où les pièces sont douées de mouvements divers et bizarres et représentent des valeurs diverses et variées, la complexité est prise, – erreur fort commune, – pour de la profondeur. L'attention y est puissamment mise en jeu. Si elle se relâche un instant, on commet une erreur, d'où il résulte une perte ou une défaite. Comme les mouvements possibles sont, non seulement variés, mais inégaux en *puissance*, les chances de pareilles erreurs sont très-multipliées ; et dans neuf cas sur dix, c'est le jouer le plus attentif qui gagne et non pas le plus habile. Dans les dames, au contraire, où le mouvement est simple dans son espèce et ne subit que peu de variation, les probabilités d'inadvertance sont beaucoup moindre, et l'attention n'étant pas absolument et entièrement accaparée, tous les avantages remportés par chacun des joueurs ne peuvent être remportés que par une perspicacité supérieure.

Pour laisser là ces abstractions, supposons un jeu de dames où la totalité des pièces soient réduites à quatre *dames* et où naturellement il n'y ait pas lieu à

s'attendre à des étourderies. Il est évident qu'ici la victoire ne peut être décidée, – les deux parties étant absolument égales, – que par une tactique habile, résultat de quelque puissant effort de l'intellect. Privé des ressources ordinaires, l'analyste entre dans l'esprit de son adversaire, s'identifie avec lui, et souvent découvre d'un seul coup d'oeil l'unique moyen – un moyen quelquefois absurdemment simple – de l'attirer dans une faute ou de le précipiter dans un faux calcul.

On a longtemps cité le whist pour son action sur la faculté du calcul ; et on a connu des hommes d'une haute intelligence qui semblaient y prendre un plaisir incompréhensible et dédaignaient les échecs comme un jeu frivole. En effet, il n'y a aucun jeu analogue qui fasse plus travailler la faculté d'analyse. Le meilleur joueur d'échecs de la chrétienté ne peut guère être autre chose que le meilleur joueur d'échecs ; mais la force au whist implique la puissance de réussir dans toutes les spéculations bien autrement importantes où l'esprit lutte avec l'esprit.

Quand je dis la force, j'entends cette perfection dans le jeu qui comprend l'intelligence de tous les cas dont on peut légitimement faire son profit. Ils sont non-seulement divers, mais complexes, et se dérobent souvent dans des profondeurs de la pensée absolument inaccessibles à une intelligence ordinaire.

Observer attentivement, c'est se rappeler distinctement ; et, à ce point de vue, le joueur d'échecs capable d'une attention très-intense jouera fort bien au whist, puisque les règles de Hoyle, basées elles-mêmes sur le simple mécanisme du jeu, sont facilement et généralement intelligibles.

Aussi, avoir une mémoire fidèle et procéder d'après le livre sont des points qui constituent pour le vulgaire le *summum* de bien jouer. Mais c'est dans les cas situés au delà de la règle que le talent de l'analyste se manifeste ; il fait en silence une foule d'observations et de déductions. Ses partenaires en font peut-être autant ; et la différence d'étendue dans les renseignements ainsi acquis ne gît pas tant dans la validité de la déduction que dans la qualité de l'observation. L'important, le principal est de savoir ce qu'il faut observer. Notre joueur ne se confine pas dans son jeu, et, bien que ce jeu soit l'objet actuel de son attention, il ne rejette pas pour cela les déductions qui naissent d'objets étrangers au jeu. Il examine la physionomie de son partenaire, il la compare soigneusement avec celle de chacun de ses adversaires. Il considère la manière dont chaque partenaire distribue ses cartes ; il compte souvent, grâce aux regards que laissent échapper les joueurs satisfaits, les atouts et les *honneurs*, un à un. Il note chaque mouvement de la

physionomie, à mesure que le jeu marche, et recueille un capital de pensées dans les expressions variées de certitude, de surprise, de triomphe ou de mauvaise humeur. À la manière de ramasser une levée, il devine si la même personne en peut faire une autre dans la suite. Il reconnaît ce qui est joué par feinte à l'air dont c'est jeté sur la table. Une parole accidentelle, involontaire, une carte qui tombe, ou qu'on retourne par hasard, qu'on ramasse avec anxiété ou avec insouciance ; le compte des levées et l'ordre dans lequel elles sont rangées ; l'embarras, l'hésitation, la vivacité, la trépidation, – tout est pour lui symptôme, diagnostic, tout rend compte à cette perception, – intuitive en apparence, – du véritable état des choses. Quand les deux ou trois premiers tours ont été faits, il possède à fond le jeu qui est dans chaque main, et peut dès lors jouer ses cartes en parfaite connaissance de cause, comme si tous les autres joueurs avaient retourné les leurs.

La faculté d'analyse ne doit pas être confondue avec la simple ingéniosité ; car, pendant que l'analyste est nécessairement ingénieux, il arrive souvent que l'homme ingénieux est absolument incapable d'analyse. La faculté de combinaison, ou constructivité, par laquelle se manifeste généralement cette ingéniosité, et à laquelle les phrénologues – ils ont tort, selon moi – assignent un organe à part, – en supposant qu'elle soit une faculté primordiale, a paru dans des êtres dont l'intelligence était limitrophe à l'idiotie, assez souvent pour attirer l'attention des écrivains psychologiques. Entre l'ingéniosité et l'aptitude analytique, il y a une différence beaucoup plus grande qu'entre l'imaginative et l'imagination, mais d'un caractère rigoureusement analogue. En somme, on verra que l'homme ingénieux est toujours plein d'imaginative, et que l'homme vraiment imaginatif n'est jamais autre chose qu'un analyste. [...] » ⁶¹

⁶¹ Edgar Allan POE, *Histoires extraordinaires*, Traduction de Ch. Baudelaire, Paris, 1856, p. 1-5.

Les échecs dans la peinture

LES ÂGES DE LA VIE, LES ÉCHECS ET L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES DE 1851

— Henri de Montety

James Northcote (1746-1831) est un peintre de l'école romantique anglaise. De formation autodidacte à l'origine, il a été admis dans l'atelier de Sir Joshua Reynolds (1727-1792), avant d'entreprendre un long voyage d'études en Europe, notamment en Italie. De retour en Angleterre en 1780, il est entré à l'Académie royale de peinture. À l'âge de soixante ans environ, dans la plénitude de son art et au sommet de sa renommée, il a peint le tableau ci-dessous qui représente une partie d'échecs.



James Northcote, *Joueurs d'échecs* (1807)

Certains commentateurs affirment que le sujet du tableau n'est pas la partie d'échec à proprement parler, mais le jeune homme, en haut à gauche, qui se trouve dans la lumière et, de surcroît, nous regarde. En outre, ce jeune homme pourrait être en réalité un personnage féminin, ce qui ajoute encore au mystère, non seulement au sujet de son identité, mais aussi de son rôle dans la scène représentée. Cette dernière partie de l'analyse est sans doute inutile et même injustifiée (anachronique), pour autant qu'elle soit liée aux dentelles ornant le col et les manches, puisque, à cette époque, le costume masculin était beaucoup plus orné que de nos jours.

Cela n'enlève rien à l'importance de ce troisième personnage. Nous pouvons notamment nous intéresser à la feuille de papier pliée qu'il tient dans sa main, dont l'écriture est indéchiffrable. N'est-elle pas la notation d'une partie ? Une partie déjà jouée entre les deux adversaires, qui pourraient être son père et son grand frère – les trois personnages ne partagent pas seulement la même coiffure, mais aussi les mêmes traits du visage.

Le petit frère étudie les parties de ses aînés dans le but de les égaler, voire de les dépasser. Quand au grand frère, il affiche un regard satisfait, modestement triomphant, comme il sied à un fils, face à son père. De fait, le père, qui a les Blancs sur l'échiquier, est en mauvaise posture. Quelle que soit la manière dont on envisage la suite de la partie, tout porte à croire qu'il ne saura pas trouver d'issue.



Le père, qui a les pièces blanches, croit-il pouvoir trouver un coup salutaire ?



Au mois de juin, nous avons étudié le tableau de Sofonisba Anguissola. Or celui de James Northcote montre des analogies frappantes avec ce dernier.



Sofonisba Anguissola, *La partie d'échecs* (1555)



James Northcote, *Joueurs d'échecs* (1807)

Dans les deux tableaux, le personnage de gauche nous observe droit dans les yeux, celui du milieu, quant à lui, à un petit air goguenard dirigé vers le joueur de droite.

Chez Anguissola, la grande soeur, qui nous regarde, croit être sur le point de gagner. Chez Northcote, le petit frère, qui nous regarde, ambitionne lui aussi de gagner un jour.

Sur le tableau d'Anguissola, la petite soeur, au milieu, a un petit air coquin. Sur le tableau de Northcote, le jeune homme qui joue contre son père ne se permet pas d'avoir l'air coquin, mais il affiche un regard légèrement satisfait, car il estime que la victoire lui est acquise.

Northcote n'a pas distribué les rôles de la même façon, puisqu'il a introduit dans l'équation le père, ce qui lui permet de sous-entendre que la victoire, de même qu'elle est déjà acquise au fils aîné, est promise au benjamin.

Il y a donc chez Northcote une idée de succession des âges, d'autant plus que le principal intéressé (le petit frère), nous prend directement à témoin en nous regardant droit dans les yeux, avec preuve à la main (une partie notée ancienne, qui est symétrique – par rapport à la partie actuelle – avec une future partie qu'il gagnera).

Le thème de la succession des âges inspire les artistes. Ci-dessous, toujours dans le domaine général du jeu : ce ne sont pas des joueurs d'échecs, mais des joueurs de Dames dont il s'agit, c'est pourquoi la scène se passe, non pas au Café de la Régence, mais au Café Lemblin.



Louis Léopold Boilly, *L'intérieur d'un café* (1824)

Disputant cette partie de Dames, deux âges s'affrontent (les anciens et les modernes), mais ce sont trois âges de la nation qui sont représentés, car le camp de droite est dédoublé. Assis se trouvent les débris de l'Ancien régime, en redingote et en culotte, portant sur la poitrine l'ordre de Saint-Louis. Derrière se tient un "demi-solde", tombé dans l'indigence, comme en témoigne son parapluie (il se déplace à pieds), débris de l'épopée napoléonienne. Face à eux, le jeune homme en pantalon blanc impeccable et cylindre à la mode est moderne, il représente l'avenir, un jeune bourgeois qui peut aussi bien être un royaliste ultra (nous sommes en 1824) que prochainement libéral ou républicain.

Dans la nouvelle *Assassinat de la Rue Morgue* (voir l'article de l'Echiquier littéraire), Edgar Allan Poe vante les qualités du joueur de dames, dont les vastes capacités d'analyse permettent de combiner des mouvements dont le principe de base est très simple, tandis que le joueur d'échecs, menacé constamment par l'erreur d'inattention, en raison de la complexité du jeu, doit développer en priorité la concentration, que Poe juge inférieure à l'analyse. Il est difficile de déterminer si Boilly partageait cette opinion de Poe sur les joueurs de Dame. Ce qui apparaît certain, en revanche, c'est que les joueurs et mêmes les spectateurs sont tous penchés sur la partie comme si effectivement l'avenir de la France en dépendait. Mais la maîtrise de l'avenir exige-t-elle d'être un grand analyse ou plutôt d'être attentif ?

Au sujet du whist, Edgar Allan Poe est plus explicite. « la force au whist implique la puissance de réussir dans toutes les spéculations bien autrement importantes où l'esprit lutte avec l'esprit. » Sous-entendu, ce n'est pas le cas des échecs.

Un tableau de Karl Schorn, joueur d'échecs et membre de la Pléiade de Berlin, peut nous renseigner, mais d'une manière légèrement équivoque.



Karl Schorn, *Les joueurs de cartes* (1837)

Le jeu de cartes semble effectivement déployer toutes les dispositions nécessaires à la vie en société, mais sous des aspects qui ne sont pas les plus élevés, à savoir la débauche du soldat, la gloutonnerie du moine, à gauche, la filouterie du moine, au milieu, plus exactement sa cupidité, puisque l'on joue pour de l'argent.

En un mot, Karl Schorn nous indique les « spéculations » dans lesquelles les joueurs de cartes excellent – qui ne sont pas, bien entendu, celles des joueurs d'échecs. Schorn semble bien avoir anticipé les vues d'Edgar Poe (puisque son tableau est de 1837, tandis que la nouvelle d'Edgar Poe, publiée en anglais en avril 1841, a été traduite en allemand en octobre 1841).

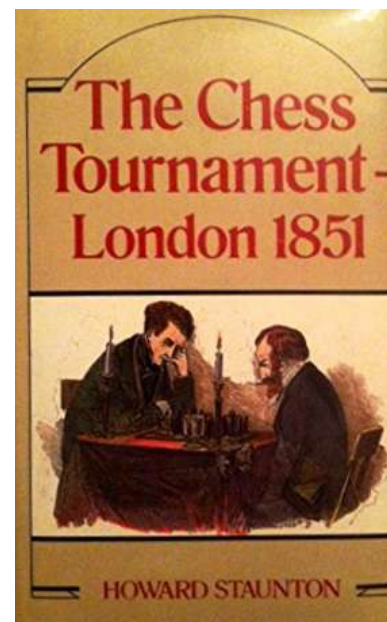
Une dizaine d'années avant l'écrivain américain, en 1830, Balzac a dressé la liste des éléments de la bonne éducation pour un jeune homme. Dans le domaine du jeu de table, il n'évoque ni les dames, ni le whist, mais plutôt les échecs (avec le tric-trac). « Je sais qu'il tire le pistolet admirablement, chasse très bien, joue merveilleusement au billard, aux échecs, au tric-trac et qu'il fait des armes et monte à cheval comme feu le chevalier de Saint Georges. Il a une érudition corsée relativement à nos vignobles. Il calcule comme Barème, dessine, chante et danse bien⁶². »

Selon Balzac, la pratique des échecs faisait donc partie du bagage d'un jeune homme de bonne famille, qui devait lui permettre, à lui et sa descendance, de traverser les siècles. Et l'auteur de la *Comédie humaine* savait les risques de perdition en route, car son temps n'était pas avare de révolutions.

En 1851, Balzac venait de disparaître (l'année précédente). Or, en raison du progrès technique en plein essor, le problème de la succession des âges se posait de manière de plus en plus incontournable, incertaine et concrète. L'Exposition universelle de Londres, en l'occurrence, se donnait pour ambition, à la fois de familiariser la population avec les nouvelles machines et de favoriser le libre-échange en tant qu'instrument de la paix dans le monde.

À la charnière du monde ancien et du monde nouveau, le jeu d'échecs fut invité à prendre part à la fête, par l'entremise d'un tournoi international organisé par Howard Staunton, en marge de l'Exposition universelle.

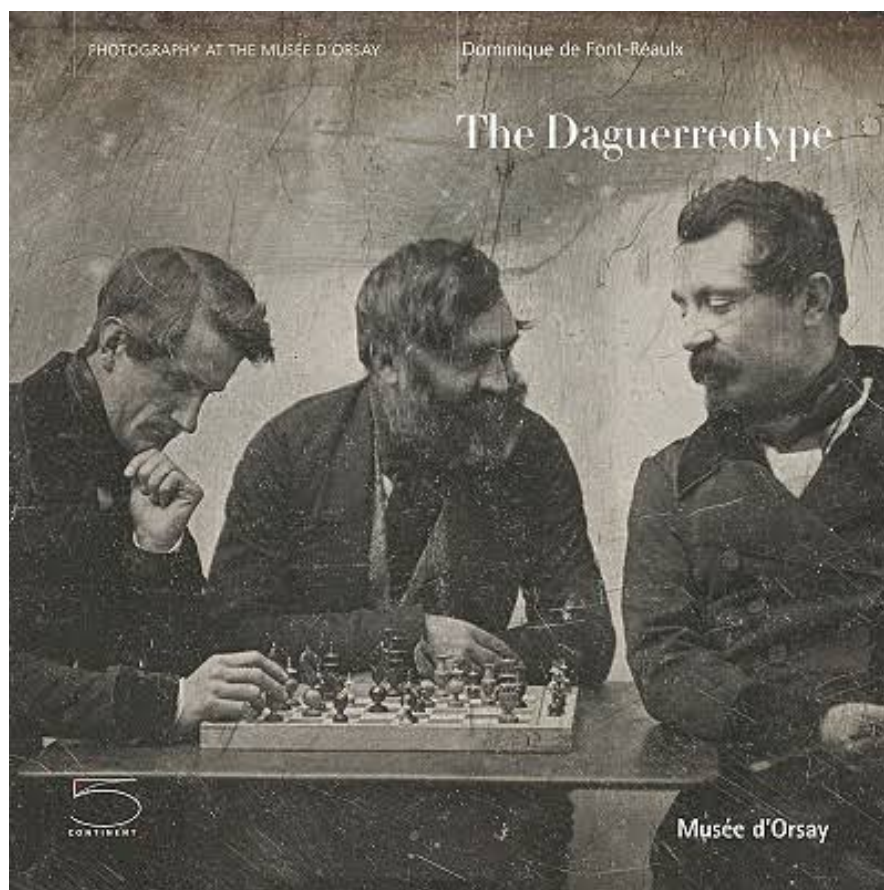
⁶² Balzac, *Le Bal de Sceaux* (1830).



Parmi les nouveautés techniques récentes, évoquons le Daguerrréotype, procédé inventé à la fin des années 1830 par Léon Daguerre (1787-1851), sur la base des travaux de Nicéphore Niépce (1765-1833).

Dès l'abord, les photographes adoptèrent une démarche à la fois documentaire, ethnographique en un sens, et artistique. Ils représentèrent des paysages, notamment urbains, ainsi que les activités de l'homme, prises sur le vif (encore qu'il fallait poser sans bouger pendant plusieurs dizaines de minutes...)

Sur le daguerrréotype ci-dessous, tout est dans le regard, même si les modèles, encore peu accoutumés aux pratiques photographiques, ont oublié de regarder vers l'objectif (?). En fait, il faut plutôt penser que l'image a été soigneusement mise en scène, comme un tableau vivant dont l'époque était friande. De sorte que l'artiste, aussi bien que Sofonisba Anguissola et James Northcote, a volontairement conçu les regards respectifs des trois protagonistes. Alors, qu'est-ce que cela signifie ? Qui va gagner ? Question de tempérament, sans doute, entre le joueur impétueux et le joueur appliqué... Comme d'habitude, le troisième larron a fait son choix.



Daguerreotype anonyme (1850)

UNE PARTIE D'ÉCHECS ENTRE LUTHER ET LE PAPE PAUL III ?

— La Rédaction

Karl Schorn (1803-1850), membre distingué de la Pléiade de Berlin, était aussi peintre et professeur de peinture. En 1838, il a représenté une partie d'échecs entre Luther (1483-1546) et Paul III (1468-1549).

Hélas, dans sa précipitation (son enthousiasme ?), il a omis de peindre l'échiquier.

Karl Schorn, *Le Pape Paul III regardant le portrait de Luther par Cranach* (c. 1838)

